37e ANNEE (4e SÉRIE) N° 6 12 FEVRIER 1920

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

PRIX D'ABONNEMENT POUR TOUT L'UNIVERS........ { **15 francs à l'Édition complète.** / **10 — à l'Édition partielle.** }

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. Péguy : années d'enfance et d'adolescence. — II. Péguy à vingt ans. — III. Péguy chantre du peuple et de Jeanne d'Arc. — IV. Péguy chrétien. — V. Péguy sans Sacrements. — VI. Une belle figure d'Universitaire chrétien : Gonnard. — VII. Retraite des Davidées. — VIII. La doctrine officielle de l'Université ; le *Guide des lectures ;* ascétique et mystique.

I. — Charles Péguy est tombé, dans l'après-midi du 5 septembre 1914, près de Villeroy (Seine-et-Marne), au premier jour de cette bataille de la Marne qui fut notre salut. L'avant-veille, cantonné dans un vieux couvent abandonné, il avait passé la nuit (du 3 au 4) à accumuler des fleurs au pied de l'autel de la Sainte Vierge (détail qui nous est donné par Claude Casimir-Périer, son compagnon d'armes, une âme peu suspecte de tendance à embellissements mystiques). Le jour de la bataille, tandis qu'il faisait coucher ses hommes, lui-même restait debout, la lorgnette à la main, dirigeant le tir, jusqu'à la mort, qui ne fut pas longue à venir.

Il avait chanté :

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes [batailles
Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier [haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.
Heureux ceux qui sont morts dans une juste [guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

Ce sont là de beaux vers, qui ne laisseront jamais périr sa mémoire. Le bonheur qu'il avait chanté, il l'a eu. Mais ce qu'il avait chanté, n'était pas tout. Ce n'était pas tout ce que nous devions espérer pour lui ; et ce n'était pas tout ce qu'il a certainement voulu lui-même. Il a manqué à cette vie, pour être chrétienne, quelque chose d'essentiel ; et cette lacune n'a jamais été comblée aux yeux de l'Eglise. La tragédie de cette âme est une des plus douloureuses qui soient.

D'où nous venait-il ?

« Je ne suis nullement l'intellectuel qui descend et condescend au peuple. Je suis peuple. » Tout Péguy est dans ce mot. Il est resté peuple. Les vignerons et les bûcherons que sont ses « aïeux » (comme il aime à dire), l'ont marqué d'une empreinte indélébile. Et c'est de là que lui est venue, pour une large part, son originalité et sa force. Il a gardé l'âme paysanne. Il a senti, il a compris, avec cette intensité de sentiment et cette insistance de compréhension qui sont sa marque, la noblesse de la vie paysanne, la grandeur et la sainteté de la tradition française inscrite sur notre sol, conservée par les familles qui vivent tout près de lui. C'est ce sens de la tradition du pays français qui le gardera des suprêmes égarements et l'orientera un jour définitivement vers la vérité et le salut. Jeanne d'Arc la paysanne a été le phare de sa vie [1].

[1] Sur Péguy, la monographie qui restera toujours à consulter, c'est le livre de Daniel Halévy, **Charles Péguy et les Cahiers de la quinzaine,** in-12 de 250 p., 4 f. 50, Paris, Payot. Halévy a été le compagnon de la vie de Péguy ; il fut l'un des plus anciens et des plus fidèles collaborateurs des *Cahiers ;* il est à même, comme personne, de connaître Péguy, et il apporte un témoignage loyal. Il est démocrate, socialiste au vieux sens du mot (le sens d'avant la politique profiteuse, d'avant le Parti, le sens de Péguy), avec une teinte d'idéalisme messianique qui ne lui a pas été inutile pour entendre Péguy et le mouvement des *Cahiers*.

A ce témoignage il faudra ajouter, pour la connaissance de Péguy religieux, le livre de Pacary, **Un compagnon de Péguy : Joseph Lotte (1875-1914),** in-12 de XXXVI-350 p., 4 f., Paris, Gabalda. On pourra entrevoir, par les citations nombreuses que nous allons y prendre, la richesse des documents inédits apportés ici. Mais le livre vaut d'abord comme étude sur Lotte (monographie, p. 1-72 ; documents relatifs à la fondation et à l'organisation du *Bulletin,* p. 73-112 ; extraits des principaux articles doctrinaux de Lotte, p. 113-176 ; série surtout de pages de Lotte sur les témoins du renouveau catholique, p. 177-262 ; entretiens enfin de Péguy, p. 263-348). Et Lotte, ce fut un des plus heureux centres d'action catholique en notre pays, dans les quatre années qui ont précédé la guerre (voir *Ami* du 20 nov. 1913). Et il y a enfin une préface (p. I-XXXVI) de Mgr Batiffol, qui, à titre d'aumônier de Sainte-Barbe au temps de Péguy, Lotte et Cie, apporte ici, sur toute cette jeunesse à tendances catholiques plus ou moins accentuées, le plus documenté et le plus sympathique des témoignages, et surtout met toutes choses au point en ce qui concerne Péguy. Ces pages de Mgr Batiffol resteront une œuvre capitale à consulter pour l'histoire et l'intelligence du mouvement de renouveau catholique avant la guerre.

Une brève et bonne monographie, c'est le **Charles Péguy** de Ch. Silvestre, in-12 de 126 p., 2 f., Paris, Bloud, œuvre d'un ami et d'un chrétien, pages courtes, qui jettent un voile sur les faiblesses de Péguy mais font excellemment connaître les hauts côtés de cette âme.

Parmi les articles de revues, lire surtout R. Johannet, *Projets littéraires et propos familiers de Ch. Péguy, Correspondant* des 10 et 25 sept. 1919 ; — R. Doumic et A. Millerand, *Revue des Deux Mondes* des 15 octobre 1914 et 1er sept. 1916 ; — Victor Poucel et Louis des Brandes, *Etudes,* 5-20 avril 1915, 5 mars 1919 ; — J. Robinne, *Joseph Lotte et le Bulletin, Etudes,* 20 août 1916 ; — J. R., *J. Lotte, Souvenirs d'un ami, Etudes,* 5 mars 1916 ; — Emile Baumann (un autre ami), *Revue pratique d'apologétique,* février-mars 1915, et *Bulletin des catholiques écrivains et publicistes,* 20 décembre 1919.

Il était né aux faubourgs d'Orléans, en 1873. Il perdit son père avant sa naissance. Il grandit entre deux femmes, sa mère et sa grand'mère. Celle-ci ne savait ni lire ni écrire, mais n'en valait pas moins : « Elle aimait, dit-il, conter la belle histoire, » et ce fut elle qui « première lui enseigna le langage français, » et, avec les vieux mots et le vieux langage, toute son expérience et toute sa sagesse. Sa mère était loueuse de chaises à l'église St-Aignan, et rempailleuse aussi ; et elle réussissait si bien, si solidement, les rempaillages les plus savants que personne ne faisait mieux qu'elle dans Orléans. Elle avait la maîtrise de son travail, et c'est un souvenir dont son fils fut toujours fier. Les deux femmes ensemble se dévouèrent à l'enfant. Avec elles il apprit à vivre dans le passé du pays de France, à connaître tout le passé français, du passé le plus ancien, celui de S. Aignan et de sainte Geneviève, au passé tout récent de 1870, à ce passé qui a été vécu tout proche d'Orléans : Artenay, Coulmiers, Patay (le Patay de Jeanne d'Arc déjà, de Chanzy ensuite), Beaune-la-Rolande, Loigny... :

> C'était rigoureusement l'ancienne France et le peuple de l'ancienne France. C'était un monde à qui appliqué, ce beau nom, ce beau mot de peuple, recevait sa pleine, son antique application... On peut dire dans le sens le plus rigoureux des termes qu'un enfant élevé dans une ville comme Orléans, entre 1873 et 1880, a littéralement touché l'ancienne France, l'ancien peuple, le peuple tout court, qu'il a littéralement participé de l'ancienne France, du peuple. On peut même dire qu'il en a participé entièrement, car l'ancienne France était encore toute, et intacte. La débâcle s'est faite, si je puis dire, d'un seul tenant, et en moins de quelques années [1].

Comme tous les enfants du peuple, il va à l'école et au catéchisme : — « Nous allions au catéchisme le jeudi, je pense pour ne pas déranger les heures de classe. Le catéchisme était fort loin de là, en ville, dans notre antique paroisse de Saint-Aignan. Tout le monde n'a pas une paroisse comme ça... Nos jeunes vicaires nous disaient exactement le contraire de ce que nous disaient nos jeunes élèves maîtres. » Les enfants ne s'arrêtent pas, sur l'heure, à ces contradictions. Elles développent leurs fruits seulement plus tard ; et les bons germes déposés dans l'âme en ces années de première éducation, s'ils ne sont cultivés avec le soin voulu, sont étouffés par les mauvais, qui trouvent, eux, pour pousser plus dru, la complicité toujours grandissante des passions.

A quelle date et comment a-t-il perdu la foi ? Il ne nous l'a pas dit, et ne l'a sans doute pas su lui-même. Plus tard, au fort de sa polémique dreyfusarde, partant en guerre contre « le mal de croire » qu'il dénonce chez Pascal, il écrira cette phrase stupéfiante : — « Les treize ou quatorze siècles de christianisme introduit chez mes aïeux, les onze ou douze ans d'instruction et parfois d'éducation catholique sincèrement et fidèlement reçue ont passé sur moi sans laisser de traces [1]. » Ce qui prouve que l'on ne se connaît pas soi-même, même quand on s'appelle Péguy, et que ce que nous ignorons de nous-mêmes, ce n'est pas seulement le mal qui est en nous, mais le bien aussi, les possibilités de bien, les racines de bien que Dieu dans sa Providence miséricordieuse y a laissées.

A quatorze ans on le met à une école professionnelle ; mais là, un maître intelligent, à qui Péguy a voué une reconnaissance éternelle, l'a vite discerné : — « Il faut que Péguy fasse du latin. » On sollicite pour lui une bourse municipale, et il entre au lycée d'Orléans : — « Il faut que Péguy aille à Paris, » disent bientôt ses nouveaux maîtres. Il y va donc, à Lakanal d'abord, à Louis-le-Grand ensuite ; s'engage à dix-huit ans, pour être plus tôt libéré ; sert un an, sort sergent, et entre à Sainte-Barbe (octobre 1893) se préparer à l'Ecole Normale. A Normale il ne passe qu'une année (1894-1895), sur les trois que comporte le cycle des études, et demande un congé : sa carrière universitaire est terminée. Il a hâte de l'action.

II. — Il a l'âme d'un chef, d'un entraîneur d'hommes. Mgr Batiffol, aumônier de Sainte-Barbe au cours de ces années, en a porté un témoignage ému. A Sainte-Barbe une élite s'est groupée autour de lui, d'amis dont la fidélité ne se démentira plus : Porcher, Jérôme Tharaud, Louis Baillet (le saint du groupe, plus tard bénédictin), Marcel Beaudouin (qui mourra si jeune, et si plein de promesses), Joseph Lotte surtout, le futur fondateur du *Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université* : — « Bien qu'ils fussent à peu près du même âge (Péguy de quelques années plus vieux), écrit J. Tharaud (lettre à Mgr Batiffol), Lotte avait pour son ami les sentiments d'un disciple pour son maître. A vrai dire, ce sentiment, tous les camarades de Péguy l'éprouvaient à son égard. On ne pouvait se trouver devant ce puissant esprit sans être aussitôt dominé. »

De ce prestige je citerai un exemple typique. Péguy, socialiste alors, soutenait, par principe, toutes les grèves. Les grèves ont besoin d'argent ; et comme il y avait toujours grève quelque part, il

[1] Péguy fait ici allusion à la révolution économique et morale qu'il avait vue, au tournant du xx^e siècle, venir bouleverser tant de bonnes vieilles choses jusqu'au fond des campagnes. Il a là-dessus une page curieuse, exagérée sans doute dans son pessimisme (il a le tempérament prédicateur), mais qui témoigne, à sa façon, de son culte de la tradition :

« Une ferme en Beauce, encore après la guerre (de 1870), était infiniment plus près d'une ferme gallo-romaine, de la même ferme gallo-romaine, pour les mœurs, pour le statut, pour le sérieux, pour la gravité, pour la structure même et l'institution, pour la dignité (et même, au fond, d'une ferme de Xénophon), qu'aujourd'hui elle ne se ressemble à elle-même... Nous avons connu un temps où, quand une bonne femme disait un mot, c'était sa race même, son être, son peuple, qui parlait, qui sortait... Une paroisse ordinaire de ce temps-là était infiniment plus près d'une paroisse du quinzième siècle, ou du quatrième siècle, mettons du cinquième ou du huitième, que d'une paroisse actuelle. »

[1] Même Millerand, citant cette phrase, dit que, « en tout lieu paradoxale », elle est, « sous la plume de Péguy, déconcertante. » Ce dont on peut conclure qu'il ne l'aurait pas écrite et qu'il ne juge pas, quant à lui, que les siècles chrétiens de son pays et ses années d'éducation chrétienne aient passé sur lui sans laisser de traces. Dieu en soit béni ! Il met cette boutade de Péguy au compte de l'ardeur polémique, à laquelle rien n'est plus étranger que l'esprit critique et le souci de la mesure : — « Lorsqu'il émet cette assertion déconcertante, Péguy est, comme toujours, d'une sincérité complète. Au moment, il n'a devant les yeux que le but visé : tout le reste est aboli. »

fallait toujours de l'argent à Péguy. Il allait de groupe en groupe, n'ayant qu'à tendre la main pour qu'aussitôt l'on vidât ses poches, quasi automatiquement. Or, raconte Lotte :

En ce temps-là, le jeu aux courses était en grande faveur à Barbe. Un jour qu'un élégant Roumain avait devant moi clamé qu'il tenait un tuyau « épatant », Péguy vint justement nous demander de l'argent. Je lui vantai le tuyau de mon Roumain. — *On ne joue pas aux courses,* dit simplement Péguy ; et je me trouvai soudain désemparé, honteux de moi, confus de cette basse et ridicule proposition. « On ne joue pas aux courses. » Je l'avais entendu mille fois, ce précepte. Ce jour-là, dit sans éclat, doucement, fermement, il me bouleversa. Je n'ai jamais depuis entendu parler courses et paris sans un secret mépris, sans une secrète répulsion. Je cite ce trait, pour faire comprendre le mystérieux empire qu'exerçait Péguy sur ses camarades par sa seule présence. Cette autorité involontaire, mais souveraine, je l'ai compris depuis, c'était celle qu'emporte avec soi toute vie spirituelle plus profonde. Un précepte n'a jamais par lui-même qu'une valeur de connaissance ; il n'acquiert une valeur de vie que quand certaines bouches le prononcent. Un saint n'a qu'à parler ; on ne raisonne pas, on ne discute pas, on croit et l'on suit. Il y avait déjà dans Péguy, dans sa simplicité, dans sa douceur, dans sa bonté, dans sa force, des parties de sainteté. (Pacary, p. 8).

C'était une volonté : — « Vous savez à quel point il était l'homme des décisions, écrit Charles de Pesloüan (un autre ami de Sainte-Barbe, qui fut ensuite à Polytechnique). ...Pas un de ses actes n'était proprement l'effet d'une impulsion : entre l'impulsion et l'acte, une décision, et une décision formulée, intervenait. Il commençait à Sainte-Barbe son existence d'homme : il en décidait ainsi... »

C'était surtout un être de droiture et de loyauté absolue. Là semble être le secret le plus profond de son influence. Il s'est trompé souvent sur les hommes et sur les choses ; la passion même avec laquelle il traitait des uns et des autres l'a induit en erreur ; mais toujours, sur tout et sur tous, il a dit, à ses risques et périls, ce qu'il tenait pour la vérité. Cette règle de sa vie, il l'a formulée dès son premier *Cahier* (5 janvier 1900) :

Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste : voilà ce que nous nous sommes proposé depuis plus de vingt mois, et non pas seulement pour les questions de doctrine et de méthode, mais aussi, mais surtout pour l'action...

Nous avons passé vingt mois et plus à distinguer et à faire distinguer la vérité d'Etat de la vérité... Nous fûmes les chercheurs et les serviteurs de la vérité. Telle était en nous la force de la vérité que nous l'aurions proclamée envers et contre tous. Telle fut hors de nous la force de la vérité qu'elle nous donna la victoire...

Qui ne g... pas la vérité, quand il sait la vérité, se fait le complice des menteurs et des faussaires... Nous demandons simplement qu'on dise la vérité... En ce temps-là nous finissions tous par avoir un langage brutal... On doit toujours dire brutalement...

C'est l'amour de la vérité, le respect de la vérité qui lui a inspiré l'horreur du sabotage et des saboteurs, la passion de l'ouvrage consciencieux, du labeur soutenu, attentif, appliqué : — « Le génie exige la patience à travailler ; et plus je vais, moins je crois à l'efficacité des soudaines illuminations qui ne seraient pas accompagnées ou soutenues par un travail sérieux,... et plus je crois à l'efficacité du travail modeste, lent, moléculaire, définitif. » Un des graves reproches qu'il adressera à la bourgeoisie, c'est d'avoir donné aux ouvriers, — à cette race d'ouvriers dont le labeur consciencieux a peuplé de chefs-d'œuvre la France des siècles passés, — l'exemple du travail lâché, décousu, saboté.

C'est l'amour de la vérité qui l'exaspère jusqu'à la nausée contre les pédants, contre tout ce qui est artificiel, plaqué, faux-semblant. Il a déclaré la guerre à la Sorbonne, ce par quoi il entend tantôt les méthodes d'investigation et de reconstruction à l'allemande, tantôt simplement des professeurs où il voit des espèces de faibles d'esprit ou des saboteurs, tel Gustave Lanson. Un jour, des normaliens viennent lui apporter la IIIe partie du *Manuel bibliographique de la littérature française moderne,* dudit Lanson, le dernier mot de la science sorbonnarde ; ils lui montrent, à la page 617, sous le no 8409, à l'article LA HARPE, l'indication d'un certain travail d'un certain Jean *Comora,* paru à la *Nouvelle Revue,* année 1905, et donné par Lanson comme un essai critique consacré audit La Harpe. Or, vérification faite, on ne trouve trace, à la *Nouvelle Revue,* ni de Comora ni de travail sur La Harpe, mais bien un poème, un superbe poème, de M. Jean Canora, sur la harpe, eh ! oui, la harpe éolienne ! — « Comment, s'esclaffait Péguy, comment, vous, Monsieur Lanson, vous qui interdisez à vos élèves de traiter quelque sujet que ce soit sans en avoir épuisé personnellement la *littérature,* vous fourrez dedans tout un peuple de travailleurs ! Que devient votre système et que devient alors la valeur de votre système, si vous y manquez le premier ? Vous indiquez de fausses références dans un ouvrage dont l'utilité ne consiste que dans l'exactitude des références ?... Ce que je reproche à la Sorbonne, ce n'est pas sa méthode, mais l'impuissance où est la Sorbonne de suivre cette méthode et d'y faire honneur. La méthode de la Sorbonne, la bonne méthode tout court, on la trouve appliquée, oui, mais en dehors de la Sorbonne. Les deux écrivains qui savent le mieux s'en servir, c'est Batiffol (son ancien aumônier, dont il continuait à parler, comme on voit, sans cérémonie) et c'est Bourget. Or, l'ensemble de leurs travaux, l'esprit de leurs travaux, non seulement se trouve situé en dehors de la Sorbonne, mais y contredit. Je mettrai tout ça dans mon *Canora* et je le leur enverrai par la figure... Et après Lanson, un autre, ils y passeront tous, toute la Sorbonne ! Je n'en raterai pas un [1]. »

[1] Lanson, en écrivant cette bourde, marchait sur les traces de l'Allemagne, à qui la Sorbonne emboîtait si servilement le pas. L'érudition boche a rangé, parmi les « ouvrages à consulter » sur la « Théorie des cellules animales », les souvenirs de prison de feu l'ex-ministre panamiste Charles Baïhaut, *Impressions cellulaires*. Et ce n'est pas un vulgaire petit professeur qui a commis cette chose ineffable : c'est le *Botanisches Centralblatt,* recueil dont la réputation d'infaillibilité

Et c'est un cœur d'or. Son prestige n'est pas de ceux qu'on subit : on l'aime. Il a de l'esprit, mais un esprit qui ne fait pas peur, qui ne peut inquiéter que les mauvais. Il met la gaîté partout ; il est comique, note un ami, mais « d'un comique à fond de bonté : il disait que tout autre comique n'en était pas ». Lui, incroyant, il est du groupe qui, à Sainte-Barbe, sous l'impulsion de Louis Baillet, se dévoue à collaborer à l'œuvre de la « mie de pain » de M. Enfert, au lointain quartier de la Glacière : ils s'en vont bravement, Baillet, Lotte, Péguy, Tharaud et quelques autres, en compagnie de l'aumônier, ils s'en vont, par la nuit froide, les soirs d'hiver, le long des rues inachevées, bordées de planches et de chantiers de démolition, tremper et servir des soupes aux pauvres des fortifs. — A l'Ecole Normale, Baillet lui propose d'entrer dans une Conférence de Saint-Vincent de Paul : pas de difficulté, il s'agit des pauvres, Péguy en est toujours. Mais, à peine entré à la Conférence, on veut l'installer à la présidence. Cette fois, il se récuse : c'est au président à faire à haute voix la prière qui ouvre chaque séance, et cela, Péguy ne le peut pas, ce serait un manque de sincérité, puisqu'il ne croit pas. Qu'à cela ne tienne ! Il sera président quand même, seulement il n'entrera en séance qu'après que la prière aura été récitée par le vice-président. Ainsi tout sera sauf, le règlement de la réunion et la conscience de Péguy. Péguy accepte, ce qui ne l'empêche pas, à quelques mois de là, de fonder lui-même une autre Conférence qui sera davantage à son image et à sa ressemblance, une Conférence de St-Vincent de Paul sans S. Vincent de Paul : on visiterait les pauvres pour l'amour de l'humanité. Le premier qu'il sollicite pour son entreprise est un de ses maîtres de Normale, le vénérable Ollé-Laprune. Ollé-Laprune, quelque peu déconcerté, vient demander conseil à l'aumônier, qui lui dit d'avoir foi en Péguy, sinon en son idée :

> Car j'avais foi en Péguy, dit Mgr Batiffol, comme avait foi en Augustin cet évêque à qui sainte Monique confiait ses angoisses et qu'elle conjurait de discuter avec son indocile fils. A quoi l'évêque répondait : « Non, laisse-le, prie seulement le Seigneur pour lui : il découvrira bien quelle erreur est la sienne, et quelle impiété : *Sine illum ibi, tantum roga pro eo Dominum...* »

III. — Il sera toujours l'homme des pauvres, des humbles, des déshérités de ce monde. Il a horreur des partis bourgeois, de leur égoïsme, de leur libéralisme économique qui réduit des multitudes à l'état que Léon XIII vient, quelques années auparavant (1891), de stigmatiser du mot si énergique de « misère imméritée ». C'est par amour des pauvres qu'il se donne au socialisme, à un socialisme de ses rêves, « un socialisme jeune, dit-il, un socialisme nouveau, un socialisme grave, un peu enfant (mais c'est ce qu'il faut pour être jeune), un socialisme jeune homme », de même que c'est par amour de la justice et de la vérité qu'il se jette à corps perdu dans le dreyfusisme [1]. Mais il rompt bientôt avec l'un comme avec l'autre, dès qu'il les voit dévier et verser, l'un, le dreyfusisme, vers la curée des places, des honneurs, de l'argent, l'autre, le Parti socialiste, vers la politique utilitaire et l'exploitation du peuple. Il a été, comme Lotte, des « dreyfusistes mystiques » ; il abomine le « dreyfusisme politique », la politique du dreyfusisme victorieux ; il abomine toutes les politiques et oriente dans ce sens ses *Cahiers de la quinzaine.*

Pourquoi, s'il aime ainsi le peuple, n'est-il pas allé tout de suite au christianisme ? Il ne le connaît pas. L'aumônier de Sainte-Barbe a bien fait, une année durant, à la demande de Baillet, son cours d'instruction religieuse sur l'Encyclique *Rerum novarum* (publiée en 1891) et sur le « catholicisme social ». Mais Péguy n'a connu le christianisme que par le dehors ; il a vu dans l'Eglise une institution qui avait rendu des services dans le passé ; mais, pour le présent, le socialisme lui a semblé être une foi plus proche, plus pressante dans ses tâches, plus humaine et plus immédiate dans ses espérances. Et il s'y est donné, mais sans rien de la haine antichrétienne qui sera un des articles du symbole du « Parti ».

Est-il si loin du christianisme ? Oui, sans doute, il le croit, et doit le croire. Il a pourtant au cœur, non pas une foi, mais une dévotion, et vivace, et ardente. Il a emporté d'Orléans à Paris la dévotion à Jeanne d'Arc ; il la porte partout, emmi ses travaux, ses polémiques. Dans les batailles de plume (comme dans l'autre, celle où il tombera), où il s'est jeté toujours à plein corps, on sent qu'il se bat les yeux sur Jeanne d'Arc, qu'elle est son inspiratrice, son principe de vie intérieure. Elle est le fond de sa pensée. Elle est la ferveur de toute sa vie. L'œuvre maîtresse de cette vie, ce sera le *Mystère de Jeanne d'Arc,* ce monument resté inachevé, dont il édifiera dix ans plus tard le porche et les premiers arceaux dans des proportions gigantesques *(le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc,* 1910; *le Porche du Mystère de la deuxième Vertu,* 1911 ; *le Mystère des Saints Innocents,* 1912; *l'Eve,* décembre 1913, qui s'ouvre sur le

est telle que c'est dans sa « Litteratur » que les botanistes du monde entier (dit M. Colomb, sous-directeur du Laboratoire de Botanique de la Sorbonne) vont puiser les renseignements bibliographiques dont ils ont besoin. M. Colomb nous transcrit tout au long, pour la joie du public des deux mondes, la référence de ce *Centralblatt,* t. LXXIII, 1898, 1er semestre, p. 77 :

« NEUE LITTERATUR. Physiologie, Biologie, Anatomie, Morphologie : BAÏHAUT (Charles), *Impressions cellulaires* (Mazas, Etampes, Sainte-Pélagie), in-18, VII-411 p. Paris, Flammarion, 1897. » — On le voit, ils ont eu sous les yeux, ils ont transcrit la mention des trois prisons où fut détenu Baïhaut, et ils n'y ont rien vu ! Décidément les légendaires lunettes du professeur allemand ont volé leur réputation.

[1] Beaucoup d'intellectuels ont été dreyfusards, et la plupart, on peut le penser, de bonne foi. Lotte suivit Péguy dans la bataille, et de toute son ardeur. Il croyait bien, a-t-il dit plus tard, combattre pour la France autant que pour la justice. Il était convaincu que la raison d'Etat empêchait seule de proclamer l'innocence du condamné ; et, selon l'énergique expression de Péguy, il ne voulait pas que la France, en endossant cette injustice, fût constituée en état de péché mortel (Pacary, p. 22). Les intellectuels, dans les grandes crises de l'histoire (de l'histoire de l'Eglise aussi), ont souvent la vue moins nette que les simples. On ne l'a que trop vu au cours de la guerre : c'est bien chez les intellectuels que se recrutait la légion d'esprits faux qui ont passé ces quatre années à vaticiner la défaite, à ricaner de la simplicité de quiconque refusait de se laisser « bourrer le crâne » de leurs idées noires.

Paradis terrestre et s'achève sur le bûcher de Rouen). Mais de ce *Mystère*, œuvre de sa maturité, il préparait dès son année de Normale la préface, mieux, l'ébauche, la maquette, sa première *Jeanne d'Arc*, une trilogie : *Domremy, — les Batailles, — Rouen* : « Fini d'imprimer en décembre 1897 [1]. »

Et cette première *Jeanne d'Arc* sans doute n'est pas, non plus que celle du *Mystère*, exempte toujours d'utopie. Elle a des impatiences, elle gourmande Dieu de ses lenteurs ; mais de quel zèle elle brûle pour la gloire de Dieu ! de quelle ardeur contre le mal qui alors accable la France, contre le mal tout court, vieux comme le monde et comme l'humanité ! de quelle soif de sauver ceux qui se damnent ! — « Pourquoi, lui représente une sage matrone, pourquoi vouloir sauver mieux que Jésus le Sauveur ? — Alors, Madame Gervaise, reprend Jeanne, qui donc faut-il sauver ? Comment faut-il sauver... ? » — « Dieu nous exauce de moins en moins, fait-elle à son amie Hauviette. Mais Hauviette :

C'est affaire au bon Dieu : nos blés sont à lui. Quand j'ai bien fait une tâche et bien fait une prière, il m'exauce à sa volonté ; ce n'est pas à nous, ce n'est pas à personne à lui en demander raison. Vraiment, Jeannette, il faut que tu aies une grande souffrance pour oser ainsi demander compte au bon Dieu.

Et Hauviette lui montre Dieu entretenant au cœur des bons paysans, des bons laboureurs, la foi au travail, l'espérance au travail. Les soldats ont beau piller, les laboureurs persévèrent à travailler, c'est leur persévérance qui sauve tout :

Voilà bientôt cinquante ans passés, au dire des anciens, que le soldat moissonne à sa fantaisie, voilà bientôt cinquante ans passés que le soldat écrase, ou brûle, ou vole, à sa guise, la moisson mûre. Eh bien ! après tout ce temps-là, tous les ans, à l'automne, les bons laboureurs, ton père, le mien, les pères de nos amies, toujours les mêmes, labourent avec le même soin les mêmes terres, les terres de là-haut, et les ensemencent. *Voilà ce qui garde tout.* Ils n'auraient, eux aussi, qu'à se faire soldats; ça n'est pas difficile : on reçoit moins de coups, puisqu'on en donne aux autres. Une fois soldats, ils n'auraient, eux aussi, qu'à faire la moisson sans avoir fait les semailles. Mais les bons laboureurs aiment les bons labours et les bonnes semailles; tous les ans ils font à la même époque la même besogne avec la même vaillance : *voilà ce qui tient tout ;* ce sont eux qui tiennent tout, eux qui gardent tout, eux qui sauvent tout ce que l'on peut sauver, c'est par eux que tout n'est pas mort encore, et le bon Dieu finira bien par bénir leurs moissons...

Jeanne, le peuple : les deux amours de sa vie, un amour unique : Jeanne la fille du peuple, Jeanne la vierge suscitée de Dieu pour le salut du peuple. Les intellectuels ne comprennent pas, parce qu'ils ne comprennent pas le peuple. Voltaire ne pouvait comprendre la *Pucelle*, lui qui ne voyait dans le peuple que des animaux à gaver de foin. L'autre grand blasphémateur de Jeanne d'Arc, Anatole France, voyez comme il se lamente, feuilletant le Procès de réhabilitation, d'avoir affaire à un défilé de témoins qui ne sont que gens du peuple, peu intelligents :

Un des caractères les plus saisissants de ces petites intelligences, dit A. France, c'est la légèreté : elles sont incapables d'attention, elles ne retiennent rien. Il faudrait n'avoir pas lu les écrits du temps pour n'être pas frappé de cette infirmité presque générale. Aussi, tout n'est-il pas bien sérieux dans ces cent quarante témoignages. Ex...

Péguy, au contraire, comme il a le sens du peuple, et de la fidélité du témoignage populaire, de la sainteté du témoignage populaire !

Tous ces témoins qui vinrent, qui furent appelés de Domremy à Paris ou à Rouen au procès de réhabilitation ou à Reims, qu'étaient-ils ? Que des petites gens, des pauvres, des gens privés, non publics, qu'une sorte de grande vocation brusque, une vocation d'ensemble, entraînait tout à coup à faire, à constituer la plus grande action publique, la plus grande œuvre publique. « Une telle, femme un tel ; une telle, femme un tel », y a-t-il rien de plus saisissant, et vraiment de plus angoissant, que ce défilé de petites gens, que ce chapelet de pauvres et d'ignorants, — (mais ils savent la plus grande science, car ils ont été témoins du plus grand fait), — qui au procès de réhabilitation viennent innocemment apporter leur pierre au plus grand monument public, au plus grand monument de l'histoire ? Pour moi je ne sais rien de si poignant au monde que les pauvres témoignages ou plutôt que les témoignages pauvres de ces femmes qui se suivent comme à la procession, « une telle, femme un tel, née une telle, de la paroisse de Domremy », les femmes de son âge, si elle avait vécu, qui l'avaient connue petite fille, qui avaient joué avec elle, qui l'avaient vue partir et qui viennent témoigner, apporter ici des histoires non pas seulement au tribunal de l'histoire et du public, mais au tribunal du mystique, au tribunal d'Eglise, au tribunal même de Dieu, sous la foi d'un serment sacré, aussi innocemment, aussi obscurément, aussi ignoramment comme elles témoigneraient sur le pas de leur porte, comme elles raconteraient des histoires au vieux curé du village...

Nous voulons qu'*une grande histoire soit nourrie directement du peuple*. Et une grande histoire profane et à plus forte raison une grande histoire sacrée. La confiance ne règne pas. La confiance aux publics, aux officiels, en définitive aux intellectuels. Nous voulons que toute grande histoire procède directement du peuple..., quand cette vieille femme, qui est mariée, qui a quatre enfants, vient à la barre et dit : « Je l'ai bien connue, quand elle était petite, avant qu'elle aye quitté le pays. Elle était comme ci, comme ça. Tous les dimanches matins elle allait à la messe. » Alors nous la prenons. *Alors nous disons : ça y est.* Nous l'avons. Nous y sommes. Nous rions d'avoir enfin un texte. Nous rions de sécurité. Nous voulons que le peuple soit dans le tissu même, dans la texture. Les docteurs n'ont pas seulement la mémoire longue, les docteurs nous inspirent une confiance si modérée qu'aussi longtemps que nous voyageons en leur seule compagnie nous avons cette impression, à laquelle nous avons beau faire, que nous faisons un voyage imaginaire, cette impression de fouler un sol imaginaire. Le peuple seul nous rend la terre.

Jeanne d'Arc, a-t-on dit (V. Poucel), Jeanne d'Arc, depuis Voltaire, et, de plus en plus, s'établit au milieu de nous « comme une pierre d'angle de la patrie, où se rejoignent les esprits les plus divers, les uns pour édifier, les autres pour le scandale ». Péguy a édifié ; mais il a mis le temps à s'édifier lui-même. Jeanne d'Arc a été son ange gardien

[1] Jeanne d'Arc et le socialisme allaient de pair dans ce cerveau tumultueux. L'année suivante, il donnait, « fini d'imprimer en juin 1898 », *Marcel*, ou l'utopie socialiste, construction purement idéale, élevée, sans aucune préoccupation du réel, sur des bases empruntées aux purs théoriciens du socialisme.

toute sa vie, mais un ange gardien qui, comme les nôtres, a dû pleurer d'abord sur de terribles ruines. En 1899 il décide de fonder une famille : incroyant et socialiste, il épouse une incroyante, une libertaire, mariage purement civil, évidemment : Péguy n'eût pas cru loyal d'agir autrement, et sa femme non plus ne s'y fût pas prêtée. Il ne pense en ceci faire injure à personne ; il s'en va lui-même annoncer la nouvelle, comme une chose toute simple, à son ancien aumônier. Mgr Batiffol essaie de le dissuader ; mais ce n'est pas un conseil que Péguy venait quérir, c'est une décision dont il venait faire part, une décision absolument arrêtée, et qui plus tard ne se trouvera que trop irrévocable en effet.

IV. — Il n'a pas la haine du christianisme. Il a même formellement la haine de l'antichristianisme, surtout de l'anticléricalisme politique. Il est anticombiste forcené. Les pages les plus fâcheuses qu'il ait écrites sont celles où il s'attaque au dogme de l'enfer. Mais la foi chrétienne ne cesse de l'attirer, comme l'attire Jeanne d'Arc. Et cette attirance agit sur lui, continûment, doucement, sans qu'il s'en rende compte, semble-t-il, tout au moins sans qu'il en prenne une conscience nette. Notre vie à tous est faite de ces inconsciences ; certains côtés de nous-mêmes restent pour nous dans l'ombre ou dans la pénombre, sans que nous l'ayons voulu ; et il faut y voir sans doute une prévenance de la miséricorde divine qui ménage les transitions et dose la lumière à la mesure de nos pauvres yeux. Péguy, en ces premières années du xxe siècle, aux environs de la trentaine, n'était pas chrétien, ne songeait pas à le devenir, et cependant il aimait à parler, entre amis, du christianisme. Il en parlait (a noté Lotte) avec une « simplicité évangélique, par laquelle les vérités de notre foi apparaissent toutes allantes, toutes bien venantes, évidentes comme la clarté du jour, fraîches comme la rosée, nourricières comme le bon pain ». Il avait des clartés touchantes sur le malheur d'une vie dépourvue des consolations de la foi. Il écrivait en 1902 :

Le misérable comme l'a fait l'élimination de la croyance religieuse, n'a plus qu'un seul compartiment de vie, et tout ce compartiment lui est occupé désormais par la misère...; et puisque la misère ne peut évidemment recevoir une délimitation que d'un espoir au moins égal, puisque tout espoir lui est interdit, sa misère ne reçoit aucune limitation, littéralement *elle est infinie*.

Il écrivait cela, et ne songeait pas à se dire que ce misérable c'était lui, que cette misère infinie c'était la sienne, — pas plus que le roi David ne se reconnaissait dans l'apologue pourtant si clair du prophète Nathan : *Filius mortis est vir qui fecit hoc* (II Reg., XII, 5). Il faut que Nathan lui ouvre les yeux, rudement : *Tu es ille vir*. Comment Dieu a-t-il ouvert les yeux à Péguy ?

Par le malheur, semble-t-il. Il était parti en guerre, dans l'enthousiasme bruyant de ses vingt-deux ans, contre toutes les injustices, tous les mensonges, tous les abus. A ce compte on ne fait pas fortune, non plus que don Quichotte. Les « Partis » l'abandonnent prestement. Il reste seul, avec ses maigres ressources et celles d'amis qui sont le dévouement même, mais qui ne peuvent faire l'impossible. Les *Cahiers* (fondés en janvier 1900) engloutissent tout : ils sont une revue qui ne ressemble à aucune autre, très minces ou très épais selon qu'ils ont beaucoup à dire ou peu, faits de lettres écrites par les uns ou par les autres, prétendant s'affranchir du système d'abonnement : les reçoit qui veut, les paie qui peut, et au prix qu'il peut, deux francs, cent francs, selon sa bourse. Péguy se débat dans des difficultés financières effroyables, et sans cesse renaissantes. Il se surmène. Il y perd la santé, toute santé.

Un jour de l'automne de 1908, son ami Lotte le trouve couché, épuisé. Le médecin diagnostiquait une maladie de foie. C'était toute l'énorme fatigue, soutenue douze ans sans défaillance, qui l'écrasait enfin. Il dit à Lotte sa détresse, sa lassitude, sa soif de repos : une petite classe de philosophie, dans quelque lycée lointain, près de Lotte, en pleine province... Il pourrait, enfin, sans heurts, sans traverses, sans angoisses, produire tout ce qu'il portait en lui... A un moment, il se dresse sur le coude, et les yeux remplis de larmes :

« — *Je ne t'ai pas tout dit... J'ai retrouvé la foi... Je suis catholique.* »

Ce fut soudain, écrit Lotte, comme une grande émotion d'amour ; mon cœur se fondit, et, pleurant à chaudes larmes, la tête dans les mains, je lui dis, presque malgré moi :

« — Ah ! pauvre vieux, nous en sommes tous là. »

Nous en sommes tous là ! D'où me venait ce mot, puisque l'instant d'avant, j'étais encore incroyant ? De quel travail, de quel lent, obscur et profond travail révélait-il l'action ? A cette minute, je sentis que j'étais chrétien.

Lotte ainsi, non plus que Péguy, n'a eu conscience du lent travail de retour qui s'est opéré en lui. Il a fallu le cri de Péguy pour le révéler à lui-même. *Fides ex auditu*. Il était professeur de philosophie pourtant. La philosophie, qui croit nous apprendre à lire dans l'âme humaine, ne nous apprend pas pour cela à lire dans la nôtre. Les philosophes ne sont, non plus que le commun des mortels, exempts d'inconsciences et d'illogismes.

Lotte et Péguy ont retrouvé la foi. La logique leur commanderait de mettre immédiatement d'accord leur foi retrouvée et leur vie pratique. Lotte, une âme admirable cependant, une des âmes les plus droites, les plus vaillantes, les plus charmantes, les plus délicieusement chrétiennes qui se puissent voir, Lotte attendra plus d'un an avant de recourir aux Sacrements dont sa foi chrétienne lui dit la nécessité. C'est en septembre 1908 qu'au chevet de Péguy il s'est découvert chrétien ; c'est à Pâques 1910 qu'il se dit à lui-même, avec la familiarité qui lui est coutumière : — « Mon vieux, tu crois, donc il faut aller à confesse, et faire tes Pâques. »

Et, le pas décisif une fois fait, Lotte sera, pour

ses collègues de l'Université officielle, l'apôtre incomparable que révèle le *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université* (dont le 1er no paraît en janvier 1911). Il fait de son *Bulletin*, non certes une revue à dissertations spéculatives ou à prétentions apologétiques : « La foi qu'on retrouve à notre âge, écrit-il, est une foi franche, une foi simple; nous avons passé l'âge où l'on fait le malin ! » Il fait du *Bulletin* un trait d'union entre amis chrétiens, où chacun épanche son âme, fraternellement, sous forme d'élévations, de méditations, de soliloques, — un trait d'union qui ira jusqu'à l'organisation de la Communion mensuelle les uns pour les autres, proposée par Lotte en 1912 et accueillie par une adhésion presque unanime [1].

V. — De cette Communion Péguy ne fut jamais. Il ne s'est jamais approché des Sacrements. C'est là le drame poignant de sa vie, après son retour à la foi. Il était marié civilement. Sa femme n'était pas baptisée. Ses trois enfants non plus. Sa femme s'obstina dans son incroyance. Elle ne voulut pas davantage entendre parler de réhabilitation de son mariage. Elle se jugeait très en règle avec sa conscience. Péguy, ne voyant pas d'issue, décida qu'il se passerait des Sacrements...

Qu'il s'en passerait, provisoirement. Car, dans sa pensée, dans son espérance surtout, ce n'était que du provisoire. Il comptait sur la Providence pour arranger les choses. Il avait tort, évidemment. Ce qu'il appelait espérance n'était que présomption. Mais qui n'a jamais péché par présomption ? Que de gens, par ailleurs très estimables, se bercent d'illusions comparables à celle de Péguy ! Que de gens, même très intelligents, essaient d'endormir leur conscience sur des raisonnements, sur des calculs aussi pitoyables que le calcul de Péguy ! La bonne foi humaine, les capacités d'illusion où une conscience peut s'enliser, sont la chose du monde qui donne le plus l'idée de l'infinité. Que qui est sans péché lui jette la première pierre.

Il a souffert horriblement, dans son âme. C'est l'excès de la souffrance qui lui a arraché des aigreurs, des sarcasmes, des acerbités dont il ne faut pas abuser contre lui. Ces boutades qu'on lui a reprochées, et qui sont infiniment regrettables, ce n'est pas de gaîté de cœur qu'il les lançait. — « A Orléans, quand j'étais petit, c'étaient les ouvriers, qui ne pratiquaient pas, qui étaient catholiques, et c'étaient les bourgeois, qui pratiquaient, qui ne l'étaient pas. » Il a tort de parler ainsi, c'est clair, et l'on pourrait même démêler, à la racine de ceci, le germe d'une hérésie : mais pourtant, qui ne voit ce qu'il veut dire ? et combien d'entre nous ont parfois été tentés de laisser échapper une boutade analogue, devant le catholicisme purement cérémoniel de certaine bourgeoisie ! — « J'ai toujours été catholique. Qu'est-ce que c'est après tout que d'être catholique ? Marié de bonne heure, toujours sage, toujours au travail, des enfants. Je voudrais bien qu'on me dise si ce n'est pas cela être catholique... » S'il en était si sûr, il n'éprouverait pas le besoin de le dire si fort... « Les dévots sont insupportables, les dévots de toutes les religions. Ainsi X... Ils se ressemblent tous. Les dévots sont geignards et hypocrites... » Dépit de ne pouvoir l'être... Il lit au *Bulletin* de Lotte un avis indiquant que « notre Communion mensuelle se fera à telle date » : — « Je n'aime pas ça, fait-il, c'est de la dévotion déplacée... Qu'on prie, qu'on communie chacun chez soi. Je trouve ça très bien, chacun à part soi. » Dépit encore, ici, de ne pouvoir en être, de cette Communion bienheureuse. Lui, un tempérament d'apôtre s'il en fut, s'oublier dans sa douleur à rabâcher le « chacun pour soi » des jansénistes !

Dépit encore dans ses boutades contre les convertis, contre des gens qu'il a convertis, qui ont été amenés à la foi par lui, et qui après cela lui battent froid, il le croit du moins : il a tant besoin de tendresse ! Psichari, par exemple : — « Psichari ? Je ne le vois presque plus. Les curés me l'ont pris. Un Père, à Versailles. Et pourtant ! Ce n'est pas lui qui l'a converti, ce n'est pas lui, c'est moi... Je n'aime pas ce qu'on appelle les convertis. Je ne suis pas un converti : j'ai toujours été catholique. J'ai toujours été sage, moi. Je n'ai jamais eu de maîtresse, moi. J'ai toujours travaillé, moi, mené une vie dure, sévère. Et l'on veut me faire la leçon. Et l'on m'évite ! Vous savez pourquoi. Ah ! les convertis... » Exception faite pour Lotte, qui lui a toujours gardé la fidélité la plus tendre. Et quant aux autres, je crois que dans sa douleur isolée il s'exagérait les froideurs d'amitié dont il se croyait victime.

Il a dit un jour à Lotte (1er avril 1910) : — « Ce qu'il y a d'embêtant, c'est qu'il faut se méfier des curés... Comme ils ont l'administration des Sacrements, ils laissent croire qu'il n'y a que les Sacrements. Ils oublient de dire qu'il y a la prière et que la prière est au moins de moitié ! Les Sacre-

[1] Le *Bulletin*, arrêté un temps par la mort de Lotte à la guerre, a reparu à Lyon (rue Molière, 71, 6 fr. par an), « moins primesautier, moins original » qu'au temps de Lotte, dit un de ses correspondants (mais cela viendra), mais toujours avec « l'esprit de foi profonde, la simplicité, le mordant apostolique du fondateur. » Le no du 15 décembre dernier nous donne le texte d'un très beau discours prononcé le 13 novembre précédent au Lycée de Coutances par l'Inspecteur d'Académie, M. Deries, pour la remise de la Médaille commémorative offerte par le Ministère de l'Instruction publique en mémoire de Lotte. Et cet honorable Inspecteur n'a pas fait mystère de la foi de son héros. Il rappelle ses années de Sainte-Barbe, années de charité déjà et de dévouement aux miséreux de toute sorte, puis ajoute :

« Et puis les années passent. J. Lotte se marie, il a des enfants. La douleur vient frapper à sa porte.

« L'homme est un apprenti ; la douleur est son maître,
« Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

« Lotte a souffert, Lotte s'est connu. Après la stupeur profonde des premiers instants, la souffrance le transforma. Alors il se sent une vocation nouvelle ; son ardeur ne s'éteint pas, mais change de direction. Nous le voyons apporter à toutes les œuvres par lesquelles s'affirme *le besoin de croire et de prier* la même ardeur qu'à soulager la misère humaine. Lotte devient un chrétien. Il se remarie, il a des enfants. Vous parlerai-je de cette nouvelle famille qui lui fut si chère ? Je n'ose ici, par crainte de ranimer des souffrances trop vives dans certains cœurs qui suivent les étapes douloureuses de ce chemin de croix... »

Voilà un discours que l'on sera heureux de trouver dans la prochaine édition du livre de Pacary.

ments, la prière, ça fait deux. Ils tiennent les uns, mais nous disposons toujours de l'autre. Songe donc à ce que c'est qu'un signe de croix ! Se couvrir d'un signe de croix ! Quelle communion avec Jésus ! » De divers côtés on a cité ces lignes, pour en accabler Péguy. Il ne faut pas l'accabler. Encore une fois, s'il était endurci, il ne s'époumonnerait pas ainsi à échafauder un système de catholicisme sans Sacrements. Ce n'est pas Lotte qui a publié cela ; il l'a noté, comme il notait tout, pour ne rien oublier de ce qui pouvait l'aider à comprendre et à ramener un jour son ami. Et puis, de cet entretien du 1er avril 1910 il faut rapprocher ce que Péguy disait, à Lotte toujours, deux ans plus tard (28 sept. 1912) :

Mon vieux, j'ai beaucoup changé depuis deux ans. Je suis un homme nouveau. J'ai tant souffert et tant prié. Tu ne peux pas savoir. Si tu vivais près de moi, tu saurais tout ! Mais quand on se voit deux fois par an ! Je ne peux pas t'expliquer. Je vis sans Sacrements. C'est une gageure. Mais j'ai des trésors de grâce, une surabondance de grâce inconcevable. J'obéis aux indications. Il ne faut jamais résister...

« *Je vis sans Sacrements. C'est une gageure...* » Comme il sent l'irrégularité, le malheur de sa situation !... Et il raconte à Lotte son pèlerinage à Chartres, pour obtenir le salut d'un enfant malade et confier à la Sainte Vierge la question, qu'il sent énorme, du baptême :

Mon petit Pierre a été malade, une diphtérie en août, en arrivant à la mer. Alors, mon vieux, j'ai senti que c'était grave. Il a fallu que je fasse un vœu, — ne mets pas ça dans ton canard (le *Bulletin)* surtout, — j'ai fait un pèlerinage à Chartres. Je suis Beauceron. Chartres est ma cathédrale. Je n'avais aucun entraînement. J'ai fait 144 kilomètres à pied en trois jours. Ah ! mon vieux, les Croisades, c'était facile ! Il est évident que, nous autres, nous aurions été des premiers à partir pour Jérusalem et que nous serions morts sur la route. Mourir dans un fossé, ce n'est rien ; vraiment, j'ai senti que ça n'était rien. Nous faisons quelque chose de plus difficile. On voit le clocher de Chartres à 17 kilomètres sur la plaine. De temps en temps, il disparaît derrière une ondulation, une ligne de bois. Dès que je l'ai vu ç'a été une extase. Je ne sentais plus rien, ni la fatigue, ni mes pieds. Toutes mes impuretés sont tombées d'un coup. J'étais un autre homme. J'ai prié une heure dans la cathédrale, le samedi soir. J'ai prié une heure le dimanche matin, avant la grand'messe. Je n'ai pas assisté à la grand'messe. J'avais peur de la foule. J'ai prié, mon vieux, comme jamais je n'ai prié. J'ai pu prier pour mes ennemis ; ça ne m'était jamais arrivé. Quand je dis ennemis, tu comprends bien que je ne parle pas des X. ; ceux-là, je suis capable de prier pour eux tous les jours. Mais il y a certains ennemis, certaines qualités d'ennemis, s'il fallait prier pour eux en temps normal, inmanquablement j'aurais une crise de foie ; non, mon foie ne me permettrait pas. — Mon gosse est sauvé, je les ai donnés tous trois à Notre-Dame. Moi, je ne peux pas m'occuper de tout. Je n'ai pas une vie ordinaire. Ma vie est une gageure. Nul n'est prophète en son pays. Mes petits ne sont pas baptisés. A la Sainte Vierge de s'en occuper...

Je suis un pécheur, je ne suis pas un saint. La sainteté, ça se reconnaît tout de suite. Moi, je ne suis pas un saint. Je suis un pécheur, un bon pécheur. La plus belle prière à Notre-Dame a été faite par Villon. Je suis un chroniqueur, un témoin, un chrétien dans la paroisse, un pécheur, mais un pécheur qui a des trésors de grâce et un ange gardien étonnant. Mon vieux, à plusieurs reprises, j'ai pris des décisions. Ça ne pouvait plus durer. J'étais résolu à toutes les abdications. Eh bien, le mal que j'acceptais, au-devant duquel j'allais, mon ange gardien l'écartait, tout simplement. J'étais refait. Ah ! les moralistes, les protestants, les jansénistes — ils n'y comprennent rien.

Et il ajoutait : « Il n'y a rien de moins chrétien que le moralisme ; » encore une de ces boutades par où il essayait de tranquilliser sa conscience, établissant une opposition malheureuse entre la théologie morale qui le condamnait et un évangélisme de sentiment. Il souffrait de se sentir suspect aux catholiques : — « Les catholiques auraient tort de ne pas se fier à moi, déclare-t-il un jour à Johannet. Je suis un homme sûr. » Et un autre jour (27 sept. 1913), à Lotte qui revient de voir Baillet, un ancien de Ste-Barbe, alors bénédictin : — « Baillet est un saint, je l'ai toujours su. J'ai pour lui une tendresse que je n'ai eue pour personne. Lui aussi m'aime, mais il se méfie de moi. Il a peur que je fasse un hérétique. C'est fou... » Non certainement, Péguy n'eût jamais fait un hérétique. Il épanchait librement son âme, entre amis ; mais il se gardait de rien imprimer qui ressemblât à ces boutades. Le danger pour lui, pour son renom, ce seraient les péguystes, des admirateurs intempérants qui prétendent le donner comme un modèle de conversion. Il s'était fait une sorte de bonne foi, une réelle bonne foi, soit ; mais les cas pour lesquels on est ainsi obligé de recourir à une bonne foi extraordinaire, ne sauraient être exemplaires.

Il a toujours eu des Juifs parmi ses amis, dans son entourage. Mais toujours aussi horreur de la franc-maçonnerie. Un jour qu'on posait devant lui le point d'interrogation : « Est-ce que vraiment les francs-maçons se rendent coupables de tant de noires machinations ? — Parbleu ! réplique-t-il, ce n'est pas niable. Nous le voyons bien par nous-mêmes. Quand nous voulons démolir quelqu'un, est-ce que nous ne nous concertons pas ? Est-ce que nous n'avons pas des entrevues ? Et l'on voudrait nous faire croire que les francs-maçons ne complotent rien ! Allons donc ! »

Un jour que Johannet l'accompagnait des *Cahiers* à la poste de la rue Danton, Johannet (catholique), parlant vaguement d'apologétique, lui expose cette vue, que le centre de toute apologétique consiste dans la preuve de la divinité de Notre-Seigneur et qu'on ferait bien de commencer par là les traités d'apologétique au lieu de tourner si longtemps autour du pot. Mais Péguy, de l'interrompre brusquement : — « Que Jésus soit le Fils de Dieu, prononce-t-il avec force, ça ne se prouve pas. Jésus est le Fils de Dieu parce qu'il est le Fils de Dieu. C'est comme ça. » Comme apologétique, c'est un peu sommaire, sans doute ; mais cette réponse porte au moins un témoignage éloquent de la profondeur de sa foi.

« Si je crois à la vie personnelle, postmortelle ? dit-il à Lotte (1er avril 1910). Mais, mon vieux, j'y crois plus qu'à ma vie actuelle... Ah ! mon vieux, retrouver les vieux saints fondateurs, causer avec

S. Pierre, avec S. Paul ! Mais je sens qu'ils vivent plus que ces gens qui passent ! Et l'Eucharistie ! La chair, l'âme, tout est dedans. »

Il a une foi d'enfant à la grâce, à la protection des saints sur lui. Il le répète peut-être un peu trop à ses amis catholiques, sans doute pour les convaincre (et peut-être un peu aussi pour se convaincre lui-même) qu'il est vraiment en grâce avec le Bon Dieu : — « Je suis un pécheur. Mais je prie tant, et j'ai tant de grâces !... Tu ne peux imaginer l'abondance des grâces ! Je vois les choses toutes simples... Le patronage s'exerce sur moi à plein : on ne s'imagine pas ce que sainte Geneviève, S. Aignan, S. Louis, Jeanne d'Arc, font pour moi et ce qu'ils obtiennent ! Et puis, j'ai un ange gardien incroyable. Il est encore plus malin que moi, mon vieux. Je suis gardé. Je ne peux pas échapper à sa garde. Trois fois je l'ai senti m'empoigner, m'arracher à des volontés, à des actes médités, préparés, voulus. Il a des trucs incroyables... »

Il a vraiment le sens de l'amour de Dieu, de l'abandon à Dieu, du *Tout pour Jésus*. Relisons la page qu'il met sur les lèvres d'Hauviette, dans le *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*. Hauviette y déclare que, — si elle était occupée à filer de la laine ou à jouer aux boquillons et qu'on vînt lui dire que l'heure du jugement dernier est arrivée, — tout unîment elle ne s'interromprait pas de filer sa laine ou de jouer sa partie :

> Parce que le jeu des créatures est agréable à Dieu. L'amusement des petites filles, l'innocence des petites filles est agréable à Dieu. L'innocence des enfants est la plus grande gloire de Dieu. Tout ce que l'on fait dans la journée est agréable à Dieu, pourvu naturellement que ça soit comme il faut. Tout est à Dieu, tout regarde Dieu, tout se fait sous le regard de Dieu, toute la journée est à Dieu. Toute la prière est à Dieu, tout le travail est à Dieu, tout le jeu aussi est à Dieu, quand c'est l'heure de jouer. Je suis une petite Française, je n'ai pas peur de Dieu, parce qu'il est notre père. Mon père ne me fait pas peur. La prière du matin et la prière du soir, l'*Angelus* du matin et l'*Angelus* du soir, les trois repas par jour et le goûter de quatre heures, et l'appétit aux repas, et le *Benedicite* avant les repas, le travail entre les repas et le jeu quand il faut et l'amusement quand on peut, prier en se levant parce que la journée commence, prier en se couchant parce que la journée finit et que la nuit commence, demander avant, remercier après, et toujours de la bonne humeur, c'est pour tout ça ensemble et pour tout ça l'un après l'autre que nous avons été mis sur terre, c'est tout ça, ensemble, tout ça l'un après l'autre, qui fait la journée du bon Dieu. Si tout à l'heure on me disait : Tu sais, Hauviette, c'est pour dans une demi-heure, — je continuerais à filer, si je filais, et à jouer, si je jouais. Et, en arrivant, je dirais au bon Dieu : Notre Père qui êtes aux cieux, je suis la petite Hauviette, de la paroisse de Domremy, pour vous servir... [1]

Il se sent une foi vraiment intangible. Et une charité aussi. Mais il tremble de manquer d'espérance. Heureusement il y a la Sainte Vierge. Déjà avant son retour à la foi, il avait été enchanté par la beauté de la conception catholique de l'intercession mariale. Après son retour, et dans le sentiment qu'il a de l'irrégularité de sa situation, la Sainte Vierge est son suprême recours :

> Notre-Dame m'a sauvé du désespoir. C'était le plus grand danger. Des gens comme nous ont toujours autant de foi et autant de charité qu'il faut. Mais c'est l'espoir qui peut manquer.
>
> Figure-toi, dit-il à Lotte (27 sept. 1913), que, pendant dix-huit mois, je n'ai pu dire mon Notre Père. « Que votre volonté soit faite », je ne pouvais pas dire ça. Je ne pouvais pas. Comprends-tu cela ? Je ne pouvais pas prier Dieu, parce que je ne pouvais pas accepter sa volonté. C'est effrayant. Il ne s'agit pas de dire des prières à la mie de pain, il s'agit de dire vraiment ce que l'on dit. Je ne pouvais dire vraiment : « Que votre volonté soit faite. » Alors, je priais Marie. Les prières à Marie sont des prières de réserve. C'est ça, des prières de réserve. Il n'y en a pas une, dans toute la liturgie, pas une, tu entends, pas une, que le plus lamentable pécheur ne puisse dire vraiment. Dans tout le mécanisme du salut, l'*Ave Maria* est le dernier secours. Avec lui, on ne peut être perdu...
>
> Les prières qu'on adresse à la Sainte Vierge sont toutes des prières de supplication, l'avez-vous remarqué ? demande-t-il à Johannet. Rien qui engage dans l'*Ave Maria*, le *Salve Regina*, le *Sub tuum*, le *Souvenez-vous*. Tandis que le *Pater !* Quelle prière terrible ! *Que votre volonté soit faite...* Mais l'*Ave Maria*, mais le *Sub tuum*, mais les hymnes ! C'est vraiment des prières de pécheurs, des prières d'intercession, non d'adhésion comme le *Pater*. Des pécheurs, nous sommes tous des pécheurs. C'est comme ça. Il n'y a ni à s'en vanter, ni à s'excuser. L'Eglise en est faite, et Marie est la mère des pécheurs. *Ora pro nobis peccatoribus...* La traduction française de l'*Ave Maria* est fautive : Priez pour nous, *pauvres* pécheurs. *Pauvres* n'y est pas, ni dans le latin, ni dans le grec, j'y ai regardé (où avait-il regardé ? il n'y a pas de texte grec du *Sancta Maria*, qui est une prière d'origine latine ; il n'a pu en voir qu'une traduction grecque récente). C'est le latin et le grec qui ont raison. *Pauvres !* Comme si on s'excusait ! On le sait bien que nous sommes pécheurs. C'est notre état. Il n'y a vraiment pas besoin de le crier sur les toits. Oui, nous sommes pécheurs, et la Vierge est précisément notre recours et notre soutien...

Oui, notre soutien, non pas pour endormir notre péché sur son Cœur, mais pour nous aider à faire la volonté de Dieu, à accomplir l' « engagement » qu'implique le *Pater*. Il a salué la Vierge de ce beau vers :

> Reine des sept Douleurs et des sept Sacrements.

Et ces Sacrements, il s'en sait forclos. Il a beau chanter la prière, — une prière vide de conformité à la volonté de Dieu — : c'est des sacrements qu'il rêve pour ses enfants et pour sa femme : il y a, dans les vers qui suivent, une allusion certaine à l'Eucharistie et au oui que la Sainte Vierge finira bien par inspirer au cœur obstiné de sa compagne :

> S'il est permis pourtant que celui qui n'a rien
> Puisse un jour disposer et léguer quelque chose...
> S'il est permis au gueux de faire un testament...
> Nous qui n'avons connu que notre adversité
> (Mais qu'elle soit bénie, ô Temple de Sagesse),
> O veuillez reporter, merveille de largesse,
> Vos grâces de bonheur et de prospérité,
> *Veuillez les reposer sur quatre jeunes têtes,*
> *Vos grâces de douceur et de consentement,*
> Et tressez pour ces fronts, *Reine du pur froment*,
> Quelques épis cueillis dans la moisson des fêtes.

[1] A l'Académie Française, raconte M. Doumic, lorsqu'il fut question de donner à Péguy un des grands prix, on critiqua son style. Jules Lemaître alors prit la parole et insista sur ce point que le vocabulaire de Péguy était excellent, que sa syntaxe était correcte, qu'il n'y avait chez lui jamais de vague, jamais d'obscurité, jamais de termes impropres. — « Et Jules Lemaître s'y connaissait. »

Dernière semaine de juillet 1914. La veillée des armes. La guerre imminente. — « Celui qui n'a pas vu Paris hier, n'a rien vu, écrit-il le 29 juillet (à Lotte). La ville de sainte Geneviève est toujours là. » Dieu et la France, ce furent ses deux amours. Doumic résume d'un mot l'œuvre des dix dernières années de sa vie : « Il a réconcilié la jeunesse intellectuelle avec l'idée de patrie. » Il en a ramené beaucoup aussi à l'idée de Dieu, au sens du Christ. A la France il va donner sa vie. Pourquoi faut-il qu'une obscurité plane sur le don qu'il a tant désiré certainement faire de lui-même à Dieu?... Il appartenait par son âge à la territoriale ; mais il s'est fait maintenir dans l'armée active et part au premier jour. De laconiques billets aux siens nous le montrent tour à tour à Coulommiers, Saint-Mihiel, Pont-à-Mousson, Roye, Chantilly, enfin la Marne... On a vu plus haut que, l'avant-veille de sa mort, il a passé la nuit à orner de fleurs l'autel de la Sainte Vierge... [1] Sur sa mort, nous avons le récit d'un de ses compagnons d'armes, Victor Boudon :

Ah ! cette fois, c'est fini de rire ! Escaladant le talus et rasant le sol, l'arme à la main, courbés en deux, afin d'offrir moins de prise aux balles, trébuchant dans les betteraves et les mottes de terre, nous courons à l'assaut. Le capitaine Guérin, en quittant la route, sans souci de sa blessure qui l'empêche d'avancer rapidement, est tué raide auprès d'un gros arbre. La terrible moisson continue, effrayante; la chanson de mort bourdonne autour de nous. Un premier bond, puis un deuxième bond nous portent à deux cents mètres en avant. Mais aller plus loin pour l'instant, en unique vague d'assaut, sans une ligne de soutien en arrière, sur un terrain où la pente déclinante et la grande visibilité de nos uniformes font de nous autant de superbes cibles, avec à peine 150 cartouches par homme et dans l'impossibilité d'en être ravitaillés, c'est une folie, un massacre certain et général. Nous n'arriverons pas 10 ! — « Couchez-vous ! hurle Péguy, et feu à volonté ! » Mais lui reste debout, la lorgnette à la main, dirigeant notre tir, héroïque dans l'enfer.

... Nous tirons comme des enragés, noirs de poudre, le fusil nous brûlant les doigts, chacun creusant des mains la terre, entre deux coups de feu, pour s'en faire un insuffisant abri. A tout instant, ce sont des cris, des plaintes, des râles.

...Péguy est toujours debout, malgré nos cris de : « Couchez-vous », glorieux fou dans sa bravoure. La plupart d'entre nous n'ont plus leur sac, et le sac à ce moment est un abri précieux et efficace, et la voix du lieutenant crie toujours avec une énergie rageuse : « Tirez, tirez, nom de D...! »

D'aucuns se plaignent : « Nous n'avons plus de sac, mon lieutenant, nous allons tous y passer ! »

— « Ça ne fait rien, crie Péguy dans la tempête qui siffle, moi non plus je n'en ai pas, voyez, tirez toujours ! » Et il se dresse, comme un défi à la mitraille, semblant appeler cette mort qu'il glorifiait dans ses vers. Au même instant, une balle meurtrière brise ce noble front. Il est tombé, sur le côté, sans un cri, dans une plainte sourde, ayant eu l'ultime vision de la victoire tant espérée et enfin proche ; et quand, quelques mètres plus loin, bondissant comme un forcené, je jette un regard derrière moi, j'aperçois, là-bas, étendu sur la terre chaude et poussiéreuse, parmi les larges feuilles vertes, tache noire et rouge au milieu de tant d'autres, le corps de notre cher, de notre brave lieutenant

Couché dessus le sol à la face de Dieu.

VI. — Une belle figure chrétienne de l'enseignement public, ce fut Philippe Gonnard, né en 1878, † 29 octobre 1916, au front. Il eut une vie toute unie de chrétien fidèle et de professeur dévoué. Il n'a pas connu de crise de la foi. Il a toujours gardé la délicatesse de sa conscience. Passionné pour la lecture dès la prime enfance, il ne lisait jamais que ce qu'on lui permettait. Non que son enfance ait été exceptionnellement pieuse : il suivait les cours de religion du lycée Ampère ; il emportait, comme les autres prix, les prix d'instruction religieuse ; il « pratiquait » régulièrement, consciencieusement, comme il faisait toute chose, mais sans dévotion extraordinaire, extérieurement du moins. C'est au cours de l'adolescence, au cours des années où l'adolescent devient jeune homme, qu'il s'oriente de plus en plus vers le catholicisme étudié, médité, intimement compris et professé. Alors se forme en lui le catholique d'action et d'apostolat qu'il restera durant toute sa trop courte vie, élève à Normale d'abord, puis professeur d'histoire aux lycées de St-Etienne et de Lyon [1].

Il fut un des premiers et des plus fidèles collaborateurs de Lotte, au *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*. Il signait Claude Lefilleul, pseudonyme familier par où il évoquait le souvenir de son baptême. Ses amis étaient parfois tentés de s'effrayer de ses articles : ils en gardaient cette impression qu'ils se sont communiquée depuis, que Gonnard approchait de ce degré de perfection morale et de détachement (uni à tant de délicatesse toujours dans ses affections !) où l'homme semble prêt à rompre ses liens ici-bas.

[1] Claude Casimir-Périer, son compagnon d'armes, qui nous a conservé ce trait, est un témoin au-dessus de toute contestation. — Par contre, des légendes se sont formées. Un M. E. Moreau écrivait ceci, dans la *Liberté* de Fribourg (en 1916, dix-huit mois après l'événement : récit reproduit dans la *Croix* du 26 avril 1916) :

« Une heure avant sa mort, Péguy racontait à ses soldats, après avoir fait un petit signe de Croix : — Vous savez que pendant la montée au Calvaire le Christ est tombé trois fois et qu'une femme qui s'appelait Véronique lui essuya le visage avec son voile. Quand cette femme fut rentrée chez elle, elle constata que la face divine y était restée imprimée à ce point lumineuse que la lueur éclairait toute la chambre. La chose fut répétée à la Vierge au moment où elle descendait, si pâle d'avoir vu mourir son Fils. Elle vint chez Véronique, et pendant trois jours immobile, elle rassasia ses yeux de contempler cette image où ruisselait la sueur de larmes et de sang. Le mot qu'il avait dit : *Encore un peu de temps et vous me reverrez*, ce spectacle d'agonie semblait le démentir. Mais la Vierge se le répétait fidèlement, tenant pour gage de foi ce rayonnement lumineux. Or, le matin du troisième jour, la lumière se mit à décroître, puis à s'éteindre, et la Mère éperdue se demanda : — Ai-je eu tort de croire ? — Au moment où elle allait se désespérer, la porte s'ouvrit et Madeleine accourut, qui dès le seuil lui cria : Il a vaincu la mort. Il est ressuscité ! »

Johannet, certains traits du récit (tels que le signe de croix) lui ayant paru suspects, écrivit à M. Moreau pour savoir d'où il le tenait : — « Il me répondit, sans se faire prier, que l'anecdote rapportée par lui était de pure imagination. »

[1] Voir de Philippe Gonnard, **Réflexions et Lectures de Claude Lefilleul.** Préface par G. Goyau, in-12 de XXVII-240 p., 3 f., Paris, Gabalda. Ouvrage posthume, où, à la suite d'une brève Introduction biographique, écrite par un frère du défunt, on a recueilli les plus belles des pages qu'il a données au *Bulletin* de son ami Lotte. Voilà un beau livre, où tout sonne franc et chrétien (ce n'est plus du Péguy), sans trace même de ce « libéralisme catholique » si cher aux Universitaires de jadis, mais dont les Universitaires convertis d'aujourd'hui sont bien revenus, — un livre à mettre dans nos bibliothèques d'œuvres de jeunesse. Gonnard avait soutenu à la Sorbonne, pour le doctorat ès-lettres, une thèse sur les **Origines de la légende napoléonienne,** ou l'*Œuvre historique de Napoléon à Sainte-Hélène*. Voir, sur ce fort travail, *Ami* 1910, p. 650-652.

On le sentait mûr pour le ciel... Il aimait l'Eglise. Il s'attachait à elle d'autant plus ardemment qu'il la voyait persécutée. Il écrivait :

Je me suis cramponné à vous, mon Dieu, parce que je suis fier et que je répugne à emboîter le pas à la masse, et qu'il est doux à certaines heures d'être de la minorité.

Et puis, avec une délicatesse de conscience admirable, il se reprochait ce sentiment même, « ce plaisir de faire bande à part ». Il s'en humiliait. Car enfin, quel malheur que la masse des hommes, la masse de ses frères, reste ainsi en dehors de la vérité !...

Et si ce sont des sots, ne suis-je pas, moi, un Pharisien ? *Seigneur, je vous rends grâces de ce que...* ...Est-ce par amour-propre qu'il me faut être chrétien ? ...Il faut aimer et servir la vérité, non en haine d'autres hommes, ni même par fierté de choisir librement sa route, — mais parce que c'est la vérité.

La persécution, la séparation, la neutralité religieuse de l'Etat est toujours un mal. Entre le siècle de Dioclétien et le siècle de Louis XIV, il n'y a pas à hésiter : c'est pour le second qu'il faut se prononcer, car il a, autant que le premier, d'âmes héroïques et capables du martyre : « le contingent des âmes d'élite reste le même » ; mais,

si vous considérez la masse de l'humanité (et c'est elle qu'il faut voir : nous ne sommes pas des aristocrates qui répètent : *Humanum paucis vivit genus !*), quelle différence !

Avec quel sens chrétien il répond ensuite aux objections historiques chères à nos libéraux ! Il plaide la cause des faibles, qui ont besoin de l'exemple d'en haut, de l'atmosphère de l'opinion générale ; et à ceux qui demandent orgueilleusement : « Mais de quelle valeur morale sera cette adhésion des faibles ? Et vaut-il la peine de tant de précautions pour conserver une foi qui ne vit que par ces précautions mêmes, et que la moindre attaque renverserait ? » il répond magnifiquement :

Et de quelle valeur est la santé qu'on ne conserve que par une hygiène sévère ? Il est de robustes tempéraments qui braveront sans danger intempéries et privations, fatigues et contagions : tant mieux pour eux. Mais ceux dont la santé succomberait à un refroidissement, à une marche forcée, à un jour de jeûne, ont-ils tort d'éviter les occasions de maladie ? A-t-on tort, quand on les aime, de chercher à les leur éviter ? Néglige-t-on de lutter contre les microbes, sous prétexte qu'en cas d'épidémie les faibles seuls succomberont ? Et si vous haussez les épaules devant les précautions d'un débile, lui ferez-vous partager votre indifférence, à lui qui sait qu'il faut choisir entre cette prudence ou la mort ? Et si l'individu, par ignorance ou préjugé, se refuse à être prudent, la société hésite-t-elle à lui imposer la vaccine ou à exiger l'assainissement de la maison insalubre ?

Docilité à l'Eglise partout et toujours, quelle que soit l'infirmité humaine de celui par qui elle parle. Relire ses impressions du dimanche, à la campagne, à l'homélie du bon curé (p. 143-154) :

... D'abord, c'est l'idée que, professeur ordinairement, au pied de cette chaire me revoilà élève. Professeur, le noble métier !... Oui, mais quelle responsabilité ! et quelle tâche écrasante !... l'impression angoissante d'affirmer, par nécessité d'enseignement (car le doute, là, n'est plus à sa place...), d'affirmer des faits dont tu n'as pas la certitude, ou, en simplifiant comme il le faut pour enseigner, de dire des choses qui, simplifiées, ne sont plus tout à fait vraies... Quel soulagement maintenant de pouvoir se retrouver élève ! L'esprit a une assiette paisible ; si ordinaire esprit que soit le prédicateur, on peut l'écouter sans crainte d'être trompé... Dimanche, jour de repos, même pour l'esprit, nous sommes sortis des contingences abandonnées aux disputes des hommes ; c'est ici le domaine des vérités éternelles ; je n'ai qu'à écouter, — et, de cœur et d'esprit, à adhérer...

Seulement, il s'agit d'écouter comme un bon élève qui veut profiter, — non comme l'indifférent qui passe son temps, suivant la formule connue, à attendre qu'on sorte, — non comme le mauvais élève qui écoute pour se moquer ou pour ergoter avec le maître...

Autre manie, plus inoffensive peut-être, mais irrespectueuse et agaçante pour qui réfléchit : celle de se poser en critique littéraire et de disséquer entre amis, à la sortie, le discours du malheureux prédicateur. « Il parle assez bien, mais quel drôle de ton !... Quelles vieilles métaphores !... C'est mal composé... Rien que des clichés... » Mais, mes chers amis, c'est vous qui faites en ce moment *la grosse faute littéraire de confondre les genres ;* vous n'êtes pas à un exercice de parole, mais à un exercice de vie. Si l'inspecteur de qui dépend votre avancement, après votre classe, vous donne quelques avis et vous avertit que leur application est importante pour votre carrière, aurez-vous l'esprit tourné à éplucher ses phrases et à noter les défauts de l'élocution ?... Celui qui parle là représente l'Inspecteur suprême qui déterminera les places définitives de chacun. Un sermon, comme un cours, c'est un travail à deux ; et les dispositions de l'auditeur ont plus d'importance que l'éloquence de l'orateur...

Une chose du moins ne devrait-elle pas me toucher et captiver mon attention respectueuse ? Je sais que là l'orateur et l'homme ne font qu'un ; que le prédicateur s'applique tout d'abord la règle qu'il m'impose, plus sévère pour lui-même que pour moi... ; qu'il n'y a ici ni faux-semblant ni hypocrisie, et que la bouche parle vraiment de la plénitude du cœur... Le contraste n'est-il pas saisissant avec le tribun, qui parle en phrases cadencées de moralité publique et de désintéressement... ?

Enfin, si tel sermon ne m'a pas frappé et entraîné, il faut bien me rappeler que ce n'est pas pour moi seul qu'on parle, et que le message divin ne s'adresse pas à quelques mandarins raffinés et dédaigneux...

Le prêtre est monté en chaire ; il fait, avant de commencer, le signe de la croix. Du fond du cœur je m'unis à sa pensée, priant le Professeur divin de me donner les dispositions nécessaires pour profiter de la parole de son prêtre...

Mobilisé en août 1914, sa faible santé aurait été un motif plus que suffisant pour chercher à s'assurer un poste bureaucratique. Il n'en eut pas la pensée. Jamais ses amis n'eussent songé qu'il pût (et dans quelles conditions !) supporter les vingt-six mois qu'il passa au front, — à celui où l'on se bat. Il fut à la Marne, et, de décembre 1914 à fin octobre 1916, ne quitta guère les tranchées de première ligne en Lorraine. Il fut en 1916 devant Verdun. Le 24 octobre il prit part à la grande attaque qui nous rendit Douaumont. Dans la nuit du 29, ayant reçu l'ordre d'occuper une tranchée ennemie, il s'y porta avec ses hommes ; mais le bombardement ennemi était terrible, et la tranchée nivelée. Avec un officier de sa compagnie, il se mit en quête d'un abri pour ses hommes ; un éclat d'obus lui brisa le front. Son compagnon,

qui le précédait de quelques pas, le trouva, un genou en terre.

Un genou en terre, écrit son frère... Avait-il été jeté dans cette position par le choc lui-même ? L'avait-il prise, dédaignant de se coucher à terre, lorsqu'il entendit venir l'obus ? Ou bien son dernier geste n'avait-il pas été un geste de prière ? Je repense à ce passage d'un de ses plus beaux articles, où il commente l'*In manus*, cette « petite formule un peu amère parce qu'on peut supposer que c'est la dernière que nos lèvres prononceront ici-bas, mais qui nous sera douce alors, si nous avons pris l'habitude de la prononcer souvent, avec foi, pendant notre vie. » Je suppose que c'est la dernière qu'il aura prononcée.

VII. — Nos chères Davidées (voir *Ami* 1919, p. 1129-1131) se sont réunies pour leur retraite annuelle (septembre) à N.-D. du Laus. Et elles en ont rédigé, à leur usage et pour la multitude des lectrices qui ne peuvent faire le pèlerinage de ces montagnes, un mémorial qui remplit une grande partie du n° de décembre du *Bulletin* (p. 3-24) [1]. En voici les grandes lignes :

Jésus à Gethsémani, aux soldats : *Qui cherchez-vous ?...* Jésus au Sépulcre, le matin de Pâques, à Madeleine : *Qui cherchez-vous ?...* Tout le monde cherche Jésus, les uns pour le persécuter, les autres pour l'aimer... Jésus est toujours là : *Le Maître est là*, dit Marthe à sa sœur, *et il t'appelle...* Comment répondre à son appel ? Ecoutons la Sainte Vierge : *Faites tout ce qu'il vous dira.*

Jésus notre fin... Nous allons... Aller, proprement passer d'un lieu à un autre, ou, dans un sens plus étendu, changer non seulement de milieu, mais d'âge, de sentiments, etc. : c'est ainsi qu'on dit que nous allons dans la vie... Comment allons-nous dans la vie ? De deux manières : nous changeons de lieu... ; nous changeons de temps, nous avançons en âge, d'un mouvement irrésistible et continu... *Où allons-nous ?* Quand on part, c'est pour arriver quelque part. Si au cours de leur voyage on avait demandé aux retraitantes : Où allez-vous ? elles auraient répondu : Je vais à N.-D. du Laus ; elles n'auraient pas répondu : Je vais à Gap, et pourtant beaucoup passaient par Gap. Oui, elles passaient par Gap, mais elles n'allaient pas à Gap ; le terme de leur voyage, c'était N.-D. du Laus... Terme ? Non encore : le terme est plus loin. Elles ont pu dire aussi : Je vais à la retraite... La retraite non plus n'est pas une fin. Elles ont dépassé la retraite, elles ont passé par la retraite ; elles sont allées ensuite à leur travail, elles passent maintenant par leur travail, par leur école,... de même que d'autres passent par les plaisirs, par les honneurs... Mais tous dépasseront tout cela. Tous iront plus loin, iront à la mort... Mais ils dépasseront la mort, ils passeront par la mort, mais pour arriver à Jésus.

Nous allons à Jésus pour le glorifier. C'est notre fin, une fin qui sera nécessairement atteinte par nous. Jésus sera certainement glorifié par nous, glorifié dans sa miséricorde si nous avons voulu cette gloire de Jésus, et, si nous ne l'avons pas voulue, glorifié dans sa justice... Jésus et sa gloire est la fin de toute créature.

Entre Jésus et nous il y a les créatures. Entendre par créatures tout ce qui existe en dehors de Dieu : personnes, choses, événements. Les créatures sont pour nous des moyens pour arriver à notre fin. Donc, dans le choix et l'appréciation des moyens, voir non pas leur valeur intrinsèque, mais leur valeur par rapport à la fin vers laquelle on tend. Par exemple, pour puiser de l'eau dans un puits, vous mettez un seau au bout d'une corde. Au lieu de seau, attachez un diamant au bout de la corde : le diamant, en soi, a infiniment plus de prix que le seau ; mais, comme moyen, il ne vaut rien. De même, pour arriver à Jésus, n'estimons les moyens, les créatures, qu'autant qu'ils nous mènent à lui...

Jésus notre Créateur. Jésus de toute éternité a pensé à nous et nous a aimés... *In principio erat Verbum...* Que faisait-il dans son éternité ?... Il pensait à nous, non pas d'une façon vague et générale, mais avec la plus parfaite précision pour chacun de nous, pour tout ce que nous devions être... Et il nous aimait, d'un amour infini..., d'un amour personnel, chacun de nous comme si nous étions seuls..., d'un amour continu et constant, d'un amour agissant, providentiel, tout-puissant... Il nous a créés : vie naturelle, vie surnaturelle...

Jésus notre Rédempteur. Le péché, ses caractères : désordre, désobéissance, ingratitude, honte, folie ; — son châtiment : le mal que l'homme veut faire à Dieu, à la loi divine, retombe sur lui : il brise l'ordre de Dieu, mais se brise lui-même : cf. les vives douleurs que provoque dans le corps un nerf ou un os qui se déplace : de même, le désordre dans le monde moral ; — il désobéit à Dieu et perd la maîtrise de lui-même, *venumdatus sub peccato ;* — la mort et ses angoisses ; — la mort éternelle ; — enfin, ce qui doit nous aider le plus efficacement à entendre la malice du péché, son suprême châtiment : la Passion de Jésus... Mais ce châtiment porte avec lui le rachat : Jésus souffre, et il offre. Nous aussi, avec S. Paul, souffrir, et offrir. Souffrir et offrir, deux mots qui ont la même racine, *ferre*, porter ; mais dans *souffrir*, le préfixe signifie *sous*, tandis que dans *offrir* il signifie *en avant*, au-devant : offrir, c'est porter en avant de soi, et devant quelqu'un, au-devant de quelqu'un. Offrons notre croix, et elle deviendra légère.

Jésus notre Maître : le Maître qui nous possède, *Dominus ;* le Maître qui nous enseigne, *Magister ;* le Maître qui nous commande, *Præceptor*, et qui lui-même voit notre fidélité ou notre refus, à la fois témoin et juge de notre dernier jour...

Jésus notre vie. *Vivons à deux*, dit le cantique. Mais est-ce bien : « Vivons à deux, » qu'il faut dire à Jésus ? N'est-il pas notre vie ? *Ego sum vita... Ego sum vitis, vos palmites... Mihi vivere Christus... Vivo jam non ego...* Il est notre vie 1° à l'état habituel : la grâce sanctifiante : « Si tu voyais une âme en état de grâce, disait-il à sainte Thérèse, ce serait la dernière chose que tu verrais, car tu mourrais ; » — 2° à l'état actuel : *Omnia per Ipsum, cum Ipso, in Ipso*, et toutes nos actions deviennent ainsi actions de Dieu et nous méritent un surcroît de grâce maintenant et de gloire au ciel... Fruits de cette vie de Jésus en nous : la joie, l'abandon, le ciel...

Jésus notre modèle, notre « instituteur. » Il a passé en faisant le bien. Pour faire du bien, travailler d'abord à devenir meilleur. Nécessité de la vie intérieure (détail des pratiques qui l'entretiennent : prière, oraison, messe, communion, visite au Saint-Sacrement, lecture spirituelle, examen de conscience).

Cœpit facere et docere. Jésus a enseigné. Pour enseigner, il faut savoir. Devoir de l'étude ; étude de la religion d'abord, devoir de compléter toujours ses connaissances religieuses ; étudier de toute son âme, appliquant à l'étude toute l'étendue de toutes les facultés ; travail régulier, continu, méthodique. Préparation de la classe chaque jour. Discrétion et mesure dans l'enseignement : donner aux enfants ce qui convient à leur intelligence, à leurs besoins suivant leur âge... Il y a beaucoup de choses qu'il suffit d'apprendre aux enfants ; mais il en est qu'il faut leur faire aimer. Wellington visitant l'école où il avait été élevé, dit, en montrant sa place : « Voilà où a été gagnée la bataille de Waterloo. » De même, quand une institutrice paraît devant Dieu, puisse-t-elle mériter que Dieu, lui montrant la belle carrière chrétienne des enfants qu'elle a élevés, ajoute : « Vois, ce sont là tes victoires ! »

Jésus notre modèle dans l'éducation qu'il donne aux

[1] *Bulletin des Davidées*, mensuel, 3 fr. par an (6 mois, 2 f.). S'adresser à Mlle Silve, institutrice, Saint-Pons, par Seyne-les-Alpes (Basses-Alpes), ou (pour demande de n[os]) à l'Imprimerie des Croix Provençales, rue du Maréchal-Joffre, 16, Aix-en-Provence.

Apôtres. Caractères de sa direction : *éclairée :* s'appliquer à connaître les enfants, surveiller l'éveil de leurs tendances, voir les bonnes tendances profondes sous la superficie qui est souvent mauvaise : « Il y a dans les classes moins de paresseux qu'on ne croit ; » — direction *ferme :* « Allez... Faites... Prêchez... » Il y a quelque chose de plus déplorable qu'un reproche, c'est le malheur de ceux à qui on l'a épargné ; — direction *douce ;* — direction *aimante ;* — direction *vigilante : cum essem cum eis, ego servabam eos in nomine tuo : quos dedisti mihi, custodivi ;* — direction *franche :* Jésus n'a pas fait mystère aux Apôtres des difficultés qui les attendaient ; — direction *dévouée...* Pour le développement de tout ceci, voir le beau livre du P. Delbrel, *Jésus Educateur des Apôtres.*

Quelles gerbes de conseils encore sur l'humilité, sur le courage, sur les défaillances possibles, sur les moments de dépression, sur les résolutions à prendre ! La meilleure des volontés est, non pas celle qui veut faire les choses sans qu'il en coûte, ni même celle qui veut les faire quoi qu'il en coûte, mais celle qui veut les faire *parce qu'il en coûte...*

L'évêque de Gap est venu passer une journée avec les retraitantes, et leur a parlé, à son tour, de la science religieuse, de la nécessité de rétablir dans leur esprit l'équilibre entre leurs connaissances religieuses et les sciences humaines ; il les a mises en garde contre les tentations de la vanité, du découragement, de la sentimentalité religieuse qui recherche trop les jouissances de la ferveur : prendre joyeusement la vie, les peines, les souffrances ; ne craindre que les éloges qui font naître la vanité, les plaisirs qui affaiblissent la volonté... « Aimez votre temps, leur disait-il encore ; aimons notre temps. Dieu nous a voulus à ce temps, à cette heure : aimons ce temps, aimons cette heure ! »

Le bouquet spirituel enfin : la clôture de la retraite. Une sainte personne disait, en quittant un lieu béni : « Je remplis mes yeux et mon cœur. » Remplir aussi nos yeux et notre cœur. Nos yeux ont vu, dans ce sanctuaire : un autel, une Table Sainte, un ostensoir, la Vierge. Que notre cœur soit un sanctuaire où on retrouvera continuellement tout cela : faire de notre cœur 1° un *autel* où Jésus s'immole et nous immole avec lui ; 2° une *Table Sainte* où nous recevrons à chaque instant la communion : comment communier sans cesse ? Comme les Anges, dont Jésus contemplé et aimé est l'aliment éternel ; 3° un *Tabernacle ;* et dans ce Tabernacle qu'est devenu notre cœur, non plus que dans le Tabernacle de l'église, ne laissons pas Jésus seul ; 4° un *Ostensoir* qui rayonnera la joie et la vertu de Jésus : que du trône de notre cœur il attire à lui tous ceux qui nous entourent ; 5° Marie enfin nous suivra partout, son Enfant Jésus dans les bras, partout où nous serons avec notre tâche : de sa main, Jésus bénira ceux que nous aimons...

VIII. — Ce Lanson dont Péguy tout à l'heure s'égayait, vient d'être nommé (décemb. 1919) Directeur de l'Ecole Normale Supérieure, en remplacement de M. Lavisse, admis à la retraite. Il fut, à la Sorbonne, un des pires ennemis de l'Eglise. Quant aux pédantesques et grotesques méthodes par où lui et ses pairs ont pensé pouvoir déformer l'esprit français, le procès en a été fait, dès avant la guerre, par une équipe d'écrivains dégagés certes de toute attache cléricale, Agathon (pseudonyme de deux publicistes dont l'un est revenu depuis à la foi), Pierre Leguay, Pierre Lasserre surtout. Celui-ci (qui est un des plus vigoureux adversaires de la Révolution, qui a le sens de l'autorité non moins que le sens du goût classique, mais qui n'est pas chrétien ; il est actuellement professeur de philosophie au Collège Stanislas, à Paris) vient de donner une nouvelle édition (la IVe) de son livre, **La Doctrine officielle de l'Université,** *Critique du haut enseignement de l'Etat, Défense et théorie des humanités classiques,* in-12 de 506 p., 3 f. 50 (major. 40 %), Paris, Garnier. C'est un grand livre, et qui restera comme un monument de pensée claire et forte, bien après que le nom même de ces Sorbonnards aura disparu de la mémoire des hommes. M. Lanson ne fut pas toujours ce qu'il est devenu. Il fut d'abord professeur à idées à peu près convenables, honnête sous-ordre de Brunetière. Il n'était pas fait pour être autre chose. Son malheur, comme il venait de passer la quarantaine (il est né en 1857), fut de se croire taillé pour être l'exécuteur des hautes œuvres du pouvoir politique qui conçut alors le dessein de réformer les lettres françaises dans un sens « démocratique et humanitaire » : Lanson n'en abandonna pas le soin à un autre, et y mit d'autant plus de zèle qu'il avait plus besoin de faire oublier un passé « réactionnaire », quasi-clérical. Il fut le réorganisateur des lettres universitaires selon les vœux du bloc et du combisme. Il imposa à l'histoire littéraire ce qu'il appelle « la méthode scientifique » : bannir de l'étude et de l'enseignement des lettres la préoccupation et l'intervention du goût ; il y a des goûts individuels, subjectifs, il n'y a pas un « bon goût », un goût juste, dont la justesse et la vérité soient dignes de s'imposer à tous les esprits. Il déclare n'avoir pas de « préférences littéraires » et voit, dans cette incapacité d'en concevoir, le triomphe même de la science.

Le cas Lanson n'est qu'un chapitre du livre de M. Lasserre, dont voici la division générale : Ire Partie, *La guerre aux humanités :* les humanités, chose surannée (Lavisse), survivance pernicieuse du moyen âge et des XVIe et XVIIe siècles (Seignobos), institution bourgeoise destinée à la défense du capital (Lanson) ; défense du latin ; utilitarisme et pédagogie ; — IIe Partie, *La barbarie en Sorbonne :* la sociologie et Durkheim († 1918) ; les lettres et Lanson ; l'histoire et les nouvelles méthodes qui aboutissent à la suppression pure et simple de l'histoire : une phrase typique de Henri Martin : pourquoi l'histoire de France était impossible à écrire avant 1789 : « C'est que cette histoire ne pouvait avoir de plan, n'ayant pas de conclusion... Les fastes de l'ancienne France ne pouvaient s'écrire qu'après la fin de la vieille Monarchie et la Révolution qui a consommé l'œuvre de l'unité française » (vous avez dans cette phrase le fil conducteur qui a guidé Lavisse dans sa critique du XVIIe siècle), etc.[1] ; — IIIe Partie, *Définition des humanités ;* — IVe Partie, *L'Université et la Révolution :* l'Université est une création de la Révolution, conforme aux principes de la Révolution, « et c'est précisément la doctrine révolutionnaire que de faire de l'instruction publique la chose de l'Etat » (p. 412).

Tout le public honnête a salué avec une reconnaissance enthousiaste la résurrection de la revue de M. Bethléem, *Romans-Revue* autrefois, aujourd'hui *Revue des Lectures.* Lire (n° d'octob.) les dix pages données au journal l'*Œuvre*, qui « pendant la guerre fit brillamment sa partie entre *Le Populaire* de Jean Longuet, *Le Bonnet Rouge* d'Almereyda et *La Vérité* de M. Paul Meunier. A l'heure actuelle, rien de changé. M. Téry et son *Œuvre* travaillent de leur mieux à réaliser le plan du bloc germano-maçonnique... Au point de vue religieux, ...les articles impies, les blasphèmes, les plaisanteries sacrilèges, les offenses à la pudeur et à la morale, les théories irréligieuses abondent. » — Salut fraternel (n° de nov.) au *Monde Illustré,* qui, « sous sa direction nouvelle, s'engage dans une voie où toutes les sympathies des catholiques et des patriotes le doivent suivre » (cf. *Ami* 1919, p. 996-7) ; appréciation sagement pesée de la nouvelle collection, *Une Heure d'oubli,* dont plusieurs publications sont à interdire. — Docte chronique des livres scientifiques

[1] Sur le cas Aulard et le sabotage des documents, voir *Ami* 1914, p. 489-492. Lanson, dans un toast prononcé en mai 1906 au banquet de la Société de l'histoire de la Révolution, avait dit : — « En me trouvant à côté de mon cher collègue Aulard, que j'aime et que je vénère pour le beau modèle de vie scientifique qu'il offre à tous les hommes d'étude... »

(décemb.), où l'auteur, M. Fournier, citant le mot candide d'Etienne Lamy : « La seule chose surprenante serait qu'un médecin ne devînt pas philosophe, » ajoute, avec moins de candeur mais plus de clairvoyance : « L'observateur qui a passé quatre ans et six mois dans les services de santé sourira étrangement à cet étonnement. » Ceci, à propos du regretté Dr Grasset, qui, « grand clinicien, grand philosophe et grand chrétien, ...fut une exception, entre quelques autres, mais trop peu nombreuses, hélas ! »

Dans *Vie Spirituelle*[1] de décemb., travail de mise au point très exacte (par le P. Garrigou-Lagrange) de la controverse touchant la continuité de l'ascétique et de la mystique[2] : ne point imaginer (comme l'ont fait quelques modernes) une séparation absolue entre l'ascétique et la mystique : l'ascétique est ordonnée à la mystique ; la perfection ou union « ordinaire » à laquelle conduit l'ascétique, n'est pas un terme, mais une *disposition* à une union plus sublime et plus élevée (qu'il faut dès lors éviter de qualifier « extraordinaire » : ce qui est extraordinaire, c'est l'extase, les visions, les miracles, tous phénomènes qui ne sont pas comparables à la surnaturalité essentielle de la vie de la grâce). La mystique est le couronnement, le point culminant du développement *normal* de la grâce sanctifiante, des vertus et des dons. Par conséquent, pour toute âme intérieure, *il est louable de désirer la grâce de la contemplation mystique* et de s'y disposer avec l'aide de Dieu, par une fidélité toujours plus grande à ses saintes inspirations (tandis qu'il ne serait pas louable, sauf inspiration extraordinaire, de désirer le don des miracles ou le don de prophétie). Ce qui différencie l'ascétique et la mystique, c'est que la première est caractérisée par le *mode humain* des vertus chrétiennes, la seconde par le *mode divin* des dons du Saint-Esprit, intervenant non plus seulement de façon latente et transitoire, mais d'une manière manifeste et très fréquente. Avant l'état mystique ou passif, il y a, dans une période de transition (celle de l'oraison de simplicité décrite par Bossuet), des *actes mystiques passagers,* qui de soi disposent l'âme à la véritable vie d'union : celle-ci est *l'âge adulte ou parfait* de la vie spirituelle, ou la vie de la grâce devenue en quelque sorte consciente d'elle-même.

Pratiquement, deux excès à éviter dans la direction : faire quitter aux âmes la vie ascétique ou trop tôt ou trop tard. *Trop tôt* les expose à tomber dans l'oisiveté d'un quiétisme ou semi-quiétisme pratique. *Trop tard* les expose soit à abandonner l'oraison (ne trouvant plus de profit dans la méditation discursive où l'on veut les maintenir), soit à ne rien comprendre à la voie obscure, mais beaucoup plus spirituelle, par laquelle le Seigneur commence à les conduire.

« De fait, conclut le P. Garrigou-L., il n'est pas si rare de trouver, surtout dans les Ordres religieux contemplatifs, des âmes qui ont certes dépassé la méditation discursive ou l'oraison de simplicité, qui ont une véritable peine à cesser l'action de grâces après la sainte communion, qui sont toutes prises par Dieu, comme absorbées en lui, qui vivent des mystères de la Sainte Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, d'une façon incomparablement plus profonde que le plus savant théologien si celui-ci n'est pas vraiment homme de prière. Ces vies, bien qu'elles connaissent des joies et des souffrances intérieures peu communes, n'ont rien pourtant d'extraordinaire au sens propre de ce mot ; elles seules au contraire sont *tout à fait dans l'ordre*. Et elles évitent même l'extraordinaire le plus possible, selon les conseils de S. Jean de la Croix, dont elles se nourrissent tous les jours. Ce grand Docteur les tourne de plus en plus vers la Sainte Trinité qui habite en nous... Elles s'expriment sur la Paternité de Dieu, sur la valeur infinie des mérites du Christ, sur les fruits d'une fervente communion, avec une spontanéité et une fraîcheur toute différente de la science qui se puise dans les livres. Bien sûr, c'est pour que nous en vivions ainsi, que ces mystères surnaturels nous ont été révélés : telle est la vie chrétienne dans son plein épanouissement, le règne profond de Dieu dans les cœurs.

« En ces âmes, après les purifications douloureuses, véritable nuit obscure, la grâce surabonde ; elles ont pour ainsi dire entrevu l'abîme de Dieu, très pur, très saint, sans fond. Leur cœur déborde, elles désirent tant aimer Dieu qu'elles voudraient l'aimer sans mesure, avec le cœur du Verbe fait chair. L'Esprit d'amour les a pénétrées, et, dans l'épreuve comme dans la joie, elles se reposent en la charité du Père céleste comme un petit enfant entre les bras de sa mère. Elles voient se réaliser déjà la parole du Christ : *Père, vous en moi, et moi en vous, afin qu'ils soient consommés dans l'unité.* — C'est la vie unitive, sans rien pourtant d'extraordinaire, au sens de miraculeux ; et c'est vraiment la vie mystique, contemplative. C'est aussi la vie apostolique : dans leur foi profonde en la surabondance de la Rédemption, ces âmes s'offrent pour en faire déborder le calice sur les pécheurs ; et elles aspirent très fortement à quitter la terre d'exil pour aller au ciel...

« S'il en est ainsi, non seulement il y a continuité entre l'ascétique et la mystique, mais il y a une certaine compénétration. Ce ne sont pas deux branches distinctes de la théologie, mais deux parties ou deux aspects du même rameau, qui nous montre la vie spirituelle dans son enfance, son adolescence, sa maturité. La théologie ascétique et mystique, ou plus simplement la doctrine spirituelle est *une :* elle doit commencer par exposer la fin attingible ici-bas, à laquelle doit tendre le progrès spirituel, — c.-à-d. la perfection chrétienne. Elle doit montrer cette perfection dans toute son élévation et toute sa grandeur, selon le témoignage de l'Evangile et des Saints. Ensuite elle doit indiquer les moyens pour parvenir à ce but : la lutte contre le péché, l'exercice des vertus, la parfaite docilité au Saint-Esprit. Or la fin proposée, telle qu'elle est exprimée par exemple dans les huit béatitudes, si l'on veille à ne pas l'amoindrir, dépasse le domaine de la simple ascèse. Mais celle-ci ne cesse pas lorsque l'âme entre dans l'union mystique : l'exercice des vertus devient au contraire beaucoup plus parfait, comme le montrent les grandes austérités des Saints, leur patience, leur zèle. Jusqu'au terme, l'âme doit se rappeler la parole de Notre-Seigneur : « *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il se renonce et qu'il porte sa croix tous les jours.* »

[1] *La Vie Spirituelle*, rédigée par des Dominicains, paraît chaque mois depuis le 1er octobre en fascicules de 72 p., 12 f. par an ; Paris, Lethielleux. — En janvier a paru le premier no de la *Revue d'ascétique et de mystique,* des PP. Jésuites, trimestrielle, 12 f. par an ; Toulouse, 9, rue Montplaisir.

[2] Sur cette controverse, voir *Ami* 1909, p. 275-279. Un religieux eudiste (mort, on peut le dire, en odeur de sainteté) a donné ensuite ici, en 1911, des articles réunis plus tard en volume et qui sont une des plus lumineuses et tout ensemble des plus ardentes introductions que l'on puisse désirer en ces matières difficiles : *La Contemplation,* par le P. Lamballe, in-12, 2 f., Paris, Téqui (le P. Garrigou-Lagrange y renvoie à mainte reprise).

Mgr Castellan, archevêque de Chambéry, dans son Discours à la séance solennelle de rentrée des Facultés catholiques de Lyon (12 nov. 1919), traitant de la piété, rappelle que la S. Congrégation des Etudes a fait à nos Séminaires une obligation d'avoir un cours spécial et didactique d'ascétisme et de mystique (à l'imitation de l'Université Grégorienne, où le Pape instituait naguère deux chaires nouvelles pour l'enseignement de ces deux branches de la science sacrée). Il cite, — en témoignage de ce besoin de savoir qui s'affirme partout, même dans les milieux les plus laïcs, — la fondation de cette revue de *Vie spirituelle* dont le 1er no a paru en octobre et dont le succès, depuis, a dépassé toutes les espérances. Et il cite d'autres publications de moindre envergure, mais bien significatives aussi : le *Bulletin des prof. catholiques de l'Université,* qui a pour objet « beaucoup moins les intérêts corporatifs de ses membres que le développement de leur vie intérieure » ; le *Bulletin des catholiques écrivains et publicistes ;* le Bulletin des *Davidées,* le groupe dont il a béni l'éclosion quand il était évêque de Digne (*Ami* 1919, p. 1131), et qui, « comme l'avalanche partie d'une combe élevée des Alpes, envahit les écoles des vallées et des plaines. » (Voir **Facultés cath. de Lyon, Assemblée générale des Evêques et Séance solennelle de rentrée**, in-8 de 62 p., Lyon, Vitte).

LITURGIE

Q. — Quel cérémonial faut-il suivre pour rosarier les chapelets ?

R. — 1° Jusqu'en novembre 1918 il fallait, pour appliquer aux chapelets qui en sont susceptibles (chapelets de 5, 10 ou 15 dizaines) les indulgences du Rosaire, et supposé qu'on en eût le pouvoir, il fallait non peut-être nécessairement prendre le surplis, mais au moins l'étole, et surtout employer non telle ou telle formule donnée par des Rituels démodés, mais employer la formule du Rituel dominicain : « *Omnipotens et misericors Deus qui propter eximiam... etc.* » (Ladite formule a 30 lignes dans le livret envoyé à ceux qui sollicitent les pouvoirs personnels du Rosaire et 25 dans l'Appendice de l'édition typique du Rituel Romain). On devait en outre nécessairement adjoindre l'aspersion de l'eau bénite. — J'insiste sur ces détails, car beaucoup procédaient différemment, le font peut-être encore, et par conséquent dans des conditions d'invalidité manifeste. — Du reste, ce premier cérémonial n'est pas abrogé et demeure valide.

2° A la prière des supérieurs dominicains, la Sacrée Pénitencerie a concédé le 23 novembre 1918 l'usage d'une *Formula brevior* insérée désormais dans la *pagelle* des pouvoirs personnels du Rosaire à la suite de l'autre, et dont voici le texte officiel :

Ad laudem et gloriam Deiparæ Virginis Mariæ, in memoriam mysteriorum vitæ, mortis et resurrectionis ejusdem Domini nostri Jesu Christi, bene†dicatur (*) et sancti†ficetur hæc sacratissimi Rosarii corona : in nomine Patris † et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.
Stola et aqua benedicta adhiberi possunt ad libitum.

(*) Si fuerint plures coronæ, dicatur in plurali.

On le voit, avec cette formule ni l'usage de l'étole ni l'aspersion d'eau bénite ne sont plus nécessaires.

Outre les religieux dominicains auxquels cette formule a été concédée, peuvent l'utiliser :

a) Tous les prêtres ayant ratione officii *les pouvoirs du Rosaire.* C'est le cas des curés, directeurs-nés de la confrérie du Rosaire, quand cette confrérie existe canoniquement établie dans leur paroisse ; — les curés seuls et non les vicaires (sauf délégation spéciale donnée avec l'agrément du Modérateur suprême du Rosaire, et *toties quoties).*

b) Tous les prêtres séculiers ou réguliers qui ont obtenu les pouvoirs personnels du Rosaire. Ces pouvoirs étant attachés non à l'office mais à la personne, sont perpétuels. Pour les avoir, on peut s'adresser au Bureau du Rosaire à Lyon (7, place d'Helvétie). Les frais d'agence et d'expédition sont fixés à 3 francs.

Q. — 1° Un décret du 8 janvier 1904 défendant les sonneries funèbres à partir des 1res Vêpres des fêtes solennelles, ne doit-on pas considérer comme prohibées les obsèques solennelles avec glas qui se feraient le Samedi Saint après midi ?

2° Chacun sait que la fête du T. S. Rosaire se célèbre le 7 octobre et que la solennité de cette fête peut avoir lieu le dimanche précédent. Ceci posé, quel jour les fidèles peuvent-ils gagner les nombreuses indulgences accordées à cette fête ? Est-ce le dimanche de la solennité ou celui de l'incidence, ou chacun des deux jours au choix des fidèles ?

3° Comme la plupart des diocèses de France, le nôtre obtint le 14 avril 1888 un indult qui, aux jours des fêtes supprimées, permet aux curés des paroisses rurales qui sont seuls dans leur église, de renvoyer au lendemain la messe *pro populo* quand il se rencontre ce jour-là un mariage ou un enterrement. Il va de soi que si l'on doit célébrer un mariage l'un de ces jours, *il faut* évidemment *dire la messe de die currenti,* avec mémoire de la messe *pro Sponso et Sponsa.* En est-il de même si ce jour il se rencontre un enterrement, *ou peut-on dire la messe de Requiem ?...* Je n'ai jamais pu admettre qu'on le pût : 1° la S. C. du Concile qui a accordé la faculté de renvoyer la messe *pro populo* est incompétente pour régler une question de rubriques ; 2° le 8 juillet 1910 la S. C. des Rites a rendu un décret qui exige que la messe *de die currenti* soit dite aux fêtes supprimées.

Ai-je tort de m'obstiner dans mon opinion ?

4° La fête du Patronage de S. Joseph exclut les messes de *Requiem etiam corpore præsente.* Mais cette défense urge-t-elle au jour de l'incidence, si, comme cela a lieu dans beaucoup de paroisses, la solennité est renvoyée au dimanche suivant ?

R. — Ad I. Le *Cœremoniale Parochorum* édité à Rome et s'appuyant sur les décrets mentionne ouvertement la défense de faire des obsèques solennelles avec glas funèbre, à partir des 1res Vêpres des fêtes qui excluent les messes de *Requiem* même le corps présent ; et faisant l'application de ce principe général au *Triduum sacré,* il déclare la sonnerie de glas interdite le soir du Samedi Saint, en raison des joies pascales qui ont commencé avec la messe et les vêpres du jour. *(Ephem. liturg.,* 1910, p. 502).

Ad II. D'après le *Codex,* les indulgences concédées aux fêtes de N.-S. et de la Sainte Vierge s'entendent des jours mêmes où ces fêtes sont fixées au Calendrier universel (can. 921) ; et quand la fête est empêchée en son jour, les indulgences sont transférées au jour de sa reposition légitimement opérée, s'il s'agit d'une translation faite à perpétuité sans solennité externe ; ou bien encore, au jour de sa solennité externe célébrée soit *ad tempus,* soit *in perpetuum* (can. 922). De là, le gain de l'indulgence peut se faire, au gré des fidèles, ou le 7 octobre, ou le jour de la solennité externe du Rosaire.

Ad III. Votre raisonnement *a pari* entre la messe de mariage et la messe d'enterrement pèche par la base. Si la messe de mariage est *de die currenti,* ce n'est point parce que, malgré l'indult, on doit toujours dire la messe du jour, mais c'est parce que la messe de mariage est exclue de toute fête du rit de 2e cl., et que tel est le rit ordinaire des fêtes supprimées. On applique simplement la règle des messes de mariage. Au contraire, l'indult diocésain